

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

18^e ANNÉE.

N^o 2.

FÉVRIER 1875.

Un fait spirite dans l'île de Java.

INFAILLIBILITÉ DE LA SCIENCE

.... Puisque je suis en train de parler de choses aussi étranges, il faut que je fasse mention d'un événement énigmatique qui se passa il y a plusieurs années à Java, et qui fit tant de sensation, qu'il provoqua même l'attention du gouvernement. (*Revue de 1859.*)

Il y avait dans la résidence de Cheribon une maisonnette dans laquelle, au dire du peuple, il revenait des Esprits. A la chute du jour, les pierres commençaient à pleuvoir de *tous côtés* dans la chambre, et *partout* on crachait du siri. Les pierres, aussi bien que les crachats, tombaient tout près des personnes qui se trouvaient dans la pièce, mais sans les atteindre ni les blesser. Il paraît que c'était surtout *contre un petit enfant* qu'étaient dirigés les crachats et les pierres. On parla tant de cette affaire inexplicable, qu'à la fin le gouvernement chargea un officier supérieur qui méritait sa confiance du soin de l'examiner. Celui-ci fit poster autour de la maison des hommes sûrs et fidèles, avec défense de laisser entrer ou sortir qui que ce fût, examina tout scrupuleusement, et, prenant sur ses genoux l'enfant désigné, il s'assit dans la pièce fatale. Le soir, la pluie de pierres et de siri commença comme de coutume. Tout tomba près de l'officier et de l'enfant, sans atteindre ni l'un ni l'autre. On examina de nouveau chaque coin, chaque trou, mais on ne découvrit rien. L'officier n'y put rien comprendre. Il fit ramasser les pierres, les fit *marquer* et *caler* à un endroit bien éloigné. Ce fut en vain : *les mêmes pierres* tombèrent de nouveau dans la pièce, à *la même heure*. Enfin, pour mettre un terme à cette histoire inconcevable, le gouvernement fit abattre la maison (1).

(1) *Mon second Voyage autour du monde*, par madame Ida Pfeiffer, page 324. Troisième édition, Paris, Hachette. — Il est à remarquer que l'auteur exécutait ce voyage à une époque (1851) où il n'était pas question, assurément, de Spiritisme en Océanie.

En nous envoyant cet extrait, notre correspondant nous écrit ce qui suit :

J'achevais de transcrire la petite note que je vous adresse, lorsqu'un de mes amis, M. N***, entra; quand je dis un de mes amis, j'entends de ceux qu'on perd et qu'on retrouve assez facilement. J'ajoute qu'il est de ces gens pour qui le Spiritisme n'est, de deux choses l'une, ou qu'une variété de la démence ou une exploitation charlatanesque. Tout spirite, à ses yeux, est un illuminé, s'il n'est pas un pitoyable farceur, — au choix. L'ami N*** ne sort pas de là; c'est son dilemme; il y tient, le garde et a juré de ne pas le lâcher, assuré qu'il est, avec cet argument topique, d'avoir réponse à tout et le dernier mot. Faits, récits, raisonnements, témoignages, doctrine, il fait du tout un bloc qu'il qualifie d'insanités, car il sait à quoi s'en tenir sur cette nouvelle aberration de l'esprit humain, destiné à être éternellement dupe ou dupeur. Sur ce point, ses idées sont arrêtées et son siège est fait une fois pour toutes, comme celui de M. de Vertot.

A-t-il observé, étudié, analysé ou seulement cherché à voir un seul des faits qu'il traite si cavalièrement d'absurdités? pas un. A quoi bon!

A-t-il pris connaissance des pièces du procès? certainement, comme tant d'autres de la même école. Il a parcouru un certain nombre de réquisitoires en règle ou d'articles de journaux fabriqués sur commande, tous concluant à la condamnation capitale du Spiritisme. Articles lancés par les plus spirituels gavroches de la petite presse; réquisitoires signés: Babinet, Foucault, Alfred Maury, A.-S. Morin, Emile Deschanel, et autres noms plus ou moins académiques. La brochure de M. A. Chevillard, professeur à l'Ecole des beaux-arts, a d'ailleurs achevé de l'édifier, en le mettant au courant des tours inattendus que peuvent nous jouer « les condensations désordonnées du fluide nerveux ».

Qu'importe dès lors les répliques adressées aux uns et aux autres, aux docteurs comme aux pasquins? qu'importent le nombre et la nature des faits, la multiplicité et l'honorabilité des témoignages qui les certifient? qu'importe au fond qu'ils justifient et les principes sur lesquels la doctrine s'appuie et les ouvrages où elle est exposée? Mon ami N*** n'en sait mot et n'en veut pas entendre parler. Tout cela, chimères ou charlatanisme; c'est assez dire et cela suffit. Quant aux journaux spirites, il va de soi que ce sont affaires industrielles plus ou moins habilement montées et exploi-

tées. La crédulité humaine n'est-elle pas une mine inépuisable?

Mais, me direz-vous, vous nous faites là le portrait d'un bon-homme que nous rencontrons tous les jours ; les dix-neuf vingtièmes des adversaires du Spiritisme sont façonnés sur ce type. D'accord ; mais avouez que l'ami N*** n'en est pas moins curieux à étudier comme tous les gens qui ont une marotte. La sienne est de trouver étrange qu'on puisse voir ou penser autrement que lui ou que les chefs de file dont il a pris le mot d'ordre.

A priori, telle chose lui semble-t-elle impossible ? donc elle est impossible. Un monsieur diplômé ou n'importe quel gagiste de la presse, dont le nom a quelque résonnance, a-t-il opposé son *veto* à telle idée ou à telle doctrine ? *magister dixit* ; l'idée est absurde et la doctrine un contre-sens.

Feu M. Babinet (de l'Institut) (1) a posé en principe que les tables ne sauraient tourner ou se soulever que sous l'impulsion que leur imprimant, à leur insu, de naïfs opérateurs peu au courant de l'irrésistible puissance des *mouvements naissants*. Donc, sans coups de pouce, pas de rotations ni de soulèvements possibles.

M. le D^r Jobert de Lamballe a attribué au *muscle craqueur* les bruits qu'émettent certains meubles sous l'influx des médiums, tandis que M. A. Chevillard, professeur à l'École des beaux-arts, en rend responsables « les condensations désordonnées du fluide nerveux ». Donc, le muscle craqueur, de complicité avec les dites condensations, est l'évident et unique auteur de ces bruits insolites, à moins qu'ils ne soient dus, toujours d'après M. Chevillard, « aux inégales dilatations des fibres du bois résultant de la chaleur des mains » ; ou bien encore qu'ils ne soient un effet « du mouvement vibratoire, propagatif particulier communiqué par la volonté à une substance inconnue qui traverserait les corps animés ». C'est « saisissable *à priori* » et clair comme de l'eau de roche. Chevillard *dixit*.

Des objets de toute nature, en mille circonstances et lieux différents, ont été déplacés ou apportés de loin, ou projetés à longue distance, sans que ni les intéressés, ni le public, ni la police aux

(1) Voir, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1852, page 408, l'article de M. Babinet sur les tables tournantes. Ce morceau est un curieux spécimen des puérités auxquelles peut se laisser entraîner même un savant de bon aloi, lorsque de parti pris il prétend trancher une question controversée.

Nous reviendrons sur ce sujet dans l'occasion. Tout en rendant aux savants respectables le respect qui leur est dû, nous croyons qu'il est bon de ne pas s'en faire des fétiches.

aguets, ni personne soient jamais parvenus à découvrir les insaisissables auteurs de ces actes. Des milliers de témoins, qui ont constaté *de visu* et les faits et l'étrangeté des circonstances dans lesquelles ils se sont produits, en affirment sur l'honneur la réalité. Mais MM. A. Maury (de l'Institut) et L.-S. Morin (je prends la fleur du panier) certifient que les causes productrices de ces faits, pour être demeurées absolument invisibles, n'en sont pas moins les plus simples du monde. Il ne s'agissait que d'avoir de bons yeux pour les découvrir; soutenir le contraire, c'est soutenir une sottise.

Donc affaire jugée : ou les faits sont apocryphes, ou les circonstances inadmissibles. Quant aux témoins, tous aveugles ou compères.

Lui objectez-vous que pour juger en connaissance de cause,

Il faut, en tout débat, tour à tour des parties
Écouter les motifs, raisons et réparties;
Qui n'entend qu'une cloche aussi n'entend qu'un son
Et risque de juger comme feu Brid'oison.

Il répond carrément :

Que c'est perdre son temps de les écouter toutes,
Et vouloir à plaisir multiplier ses doutes.

Bref, il est du bois dont on fait certains professeurs à l'École des beaux-arts.

Je ne sais quel Esprit facétieux me souffla l'idée de pousser mon homme dans ses derniers retranchements, et de me donner un quart d'heure de récréation. L'occasion était bonne; je la saisis au passage et lui mis sous les yeux l'ouvrage de madame Pfeiffer, à la page indiquée.

— Lecture faite, qu'en pensez-vous, lui dis-je?

— Qu'en penser, sinon que c'est un conte bleu à ajouter à la pacotille de ces braves spirites, et que ce serait leur réjouir le cœur de leur envoyer cette aubaine à tambouriner dans leurs journaux.

— Admettons. Convenez cependant que des faits de cette nature sont pour le moins étranges, comme le dit l'auteur, j'ajoute pour mon compte, mériteraient plus d'attention que nos savants ne leur en accordent, ne serait-ce que pour en démêler les véritables causes. Ils se reproduisent si souvent, en tant de lieux divers et si distants les uns des autres, ils sont affirmés par des témoins si nombreux et en partie si dignes de confiance, que vraiment il y a de quoi se sentir ébranlé et disposé à croire....

— A croire à l'intervention d'agents impalpables, invisibles, aux

Esprits inventés par le bonhomme Kardec ? Vous voulez rire j'imagine.

— Révoqueriez-vous en doute la véracité de madame Pfeiffer ?

— En doute, pas précisément; mais je fais mes réserves. A-t-elle vu ? non; elle a entendu raconter, rien de plus. Qui peut me garantir qu'elle n'a pas accommodé ce ouï-dire de façon à lui donner une tournure fantastique et à piquer la curiosité de ses lecteurs ? On est auteur, après tout. Puis, vous savez le proverbe : A beau mentir qui vient de loin. Allez donc vérifier l'authenticité d'une histoire qui se raconte sous le 107° degré de longitude, au fin fond de la Malaisie!

— Le proverbe est inapplicable ici, et vous seriez le premier à suspecter le caractère de cette femme supérieure, à la sincérité de laquelle ses contemporains, en particulier tous ses amis, l'illustre auteur du *Cosmos* en tête, se sont plu à rendre hommage, sans parler des voyageurs qui depuis ont repris son itinéraire. Jugement droit, esprit sagace mais positif, et rien moins qu'accessible au merveilleux, par-dessus tout antipathique à tout ce qui ressemble à l'amplification et à la fioriture, madame Pfeiffer réunissait précisément les qualités qui permettent d'ajouter foi....

— D'ajouter foi, n'est-ce pas, à ce qu'elle a entendu dire ! Plaisantez-vous ? A le prendre ainsi, on devrait tenir pour paroles d'Évangile tous les récits merveilleux dont nous gratifient les voyageurs au long cours et les spirites. Pourquoi pas aussi *les Mille et une Nuits* de cet excellent M. Galand ?

— J'admets qu'ici nous n'avons qu'une histoire en seconde main. Quoi qu'il en soit, encore doit-on tenir compte des particularités qui s'y rattachent, à moins de supposer que madame Pfeiffer les a puisées dans son imagination. Cette pluie de pierres et de siri, constamment dirigée contre un enfant qui n'est pas atteint ; la persistance du phénomène ; l'émotion qui s'ensuit et gagne toute une ville, jusqu'au gouvernement lui-même — hollandais, notez, et composé de gens de tempérament peu enclin au mysticisme ; cette escouade d'agents fidèles et sûrs qui prennent toutes les précautions imaginables sans parvenir à rien empêcher ni à rien découvrir ; cet officier supérieur qui fait ramasser, marquer et cacher les pierres dans un lieu éloigné et voit les mêmes pierres tomber de la même façon, aux mêmes heures, que les jours précédents ; enfin la nécessité reconnue de raser la maison pour mettre un terme à cette grêle de projectiles, n'y a-t-il pas dans cette réunion de circonstances

matière à réflexion? Si ce fait était isolé, unique, s'il ne s'était pas maintes fois renouvelé dans d'autres localités et dans des conditions presque identiques, il serait permis de supposer que, à Java, la police a la vue basse et que les officiers supérieurs ont la cataracte. Mais, je le répète, comme en une foule de cas analogues la police n'a pas été plus heureuse dans ses recherches, pas plus en France qu'en Allemagne, en Belgique, en Russie, en Amérique et ailleurs, il est difficile de ne pas se demander.....

— Bravo! de ne pas se demander si de mauvais plaisants de l'autre monde ne sont pas les auteurs de ces farces enjolivées de tuiles et de cailloux. Ah çà! voyons, sérieusement, est-ce que vous aussi, vous auriez bu à la coupe du Spiritisme et que le breuvage vous aurait porté à la tête? Un conseil d'ami alors : prenez deux grains d'ellébore et, entre temps, lisez attentivement, je dis attentivement, les réfutations publiées par nos premiers savants à propos de ces déplorables chimères qui n'ont malheureusement troublé que trop de cervelles. Je vous recommande, entre autres, celles de MM. Maury et Morin, et par-dessus tout celle de M. A. Chevillard qui vaut son pesant d'or, sa brochure s'entend. Une fois remis dans votre assiette, vous serez le premier à confesser que toute cette misérable fantasmagorie n'a pas d'autre source que l'imagination dévoyée de ses inventeurs. J'admets à la rigueur, avec M. Chevillard, les effets « du mouvement vibratoire propagatif particulier, communiqué par la volonté à une substance quelconque » ; mais le reste, rêveries, billevesées, lubies, sornettes, balivernes. Là-dessus le débat est clos, la cause entendue, le procès jugé. L'on n'a déjà que trop perdu de temps à argumenter sur ces sottises. La vie est courte, et vous savez : *Time is money*. En un mot, ce qu'il y avait à dire sur cette matière a été dit ; la science a prononcé son verdict sans appel ; il n'y a plus à y revenir.

Vous souriez ; je comprends ; vous trouviez plaisant de me laisser présumer que vous donniez dans le panneau spirite.

— Oui et non. En tout cas, j'avoue qu'il m'est impossible de ne pas sourire quand j'entends parler des verdicts *sans appel* de la science.

— Franchement, je commence à craindre pour vous....

— Rassurez-vous. En attendant, dites-moi, je vous prie, ce que vous entendez par la science. Ne serait-ce pas par hasard la science des savants?

— La chose va de soi.

— Très bien ; mais alors si vous admettez l'infailibilité de la science, vous voilà forcé d'admettre celle des savants, je dis plus, de chaque savant en particulier. Qu'en dira le Pape, qui s'est réservé le monopole des décrets irréfutables ?

— Permettez, je distingue entre la science elle-même et les savants. Il est évident que.....

— Permettez aussi, je crois que la question s'embrouille. Tirons-la au clair ; l'opération est simple : étant donné que tout savant, pris à part, est et ne peut pas ne pas être sujet à se tromper, additionnez ensemble autant de savants qu'il vous plaira, et, si vous obtenez pour résultat une infailibilité, vous vaudrez à vous seul tout un concile.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci, que la science infailible s'est déjugée plus d'une fois et même assez souvent. Je n'en veux pour preuves que quelques-uns de ses jugements *en dernier ressort* pris çà et là, en remontant du passé jusqu'à nos jours.

La science avait jadis décidé qu'il n'existait pas de montagnes dans la lune, et que la dimension du soleil était à peine la cent millième partie de celle du Péloponèse. Mal en prit au philosophe Anaxagore, pour avoir osé insinuer que cet axiome ne devait être accepté que sous bénéfice d'inventaire. Il fut hué, persécuté, et, s'il ne fut pas juridiquement et scientifiquement écharpé, peu s'en fallut.

Et pourtant la lune possède des montagnes (proportion gardée en plus grand nombre que notre globe) dont quelques-unes rivalisent d'altitude avec les plus hauts pics de la chaîne des Andes (de 7,000 à 7,600 mètres) ; et décidément la surface du soleil est reconnue un peu plus grande que celle du Péloponèse, la différence, en prenant ce dernier pour unité de mesure, se chiffant par centaines de milliards.... ou de trilliards ; je n'ai pas fait le calcul.

La science avait décidé que la terre, composée de quatre éléments, n'était qu'un vaste plateau entouré par un océan infranchissable et reposait sur un appui assez solide pour l'empêcher de choir au fond de l'abîme. Et pourtant, chose certaine, la terre composée de plus de quatre éléments (s'il faut en croire la chimie), n'est point circonscrite par le fleuve Océanus et ne repose pas plus sur le dos d'Atlas que sur les quatre éléphants créés *ad hoc* par Brahma. Elle se contente d'être un des innombrables sphéroïdes roulant dans l'éther, sans dévier de la route déterminée à l'origine des choses par la volonté qui les a lancés dans l'espace.

La science avait décidé, au premier mot qui fut dit des antipodes, que ce mot était une énormité, attendu qu'il impliquait l'idée d'hommes marchant la tête en bas. Et pourtant il y a des antipodes; bien mieux, chaque point du globe, nul n'en doute, a son antipode correspondant, et personne ne marche la tête en bas par la raison que la terre, relativement au ciel qui l'enveloppe de toutes parts, n'a ni haut ni bas.

La science avait décidé que notre globe, centre de l'univers, était le noyau d'une série de sphères concentriques artistement emboîtées les unes dans les autres; que les étoiles et les planètes étaient tout ce qu'on voudra, hormis des mondes, soit des clous d'or ou des boutons de cristal fixés au dais céleste, soit des pierres poncees allumées pour récréer les regards de l'homme et lui donner une idée de l'habileté et de la munificence de l'architecte. Et pourtant la chinoiserie des sphères emboîtées nous fait sourire aujourd'hui, et nous savons que la terre n'est point le centre de l'univers qui n'a point de centre; que les étoiles sont autant de soleils versant aux systèmes qu'ils régissent la lumière et la chaleur; que les planètes sont des mondes vis-à-vis desquels le nôtre fait assez petite figure, et que cette poussière de soleils et de mondes révèle avec autant d'éclat au moins que des bouchons de carafe ou des pierres poncees la puissance et la gloire de leur auteur.

N'avait-elle pas décidé aussi que la terre, reine fainéante de la création, passait son temps à contempler, immobile, le chœur des constellations célestes exécutant en son honneur une ronde éternelle dans l'azur? Et pourtant, qui donc ignore, à ce jour, que cette prétendue reine n'est qu'une humble sujette, et des plus pauvres parmi ses innombrables sœurs, cheminant jour et nuit, sans repos et sans trêve, pour obtenir du soleil, son souverain, l'aumône quotidienne d'un rayon de vie, certaine, l'infortunée mendicante, qu'un instant d'arrêt dans sa course serait pour elle la mort foudroyante? *E pur se muove!* Elle marche! Elle marche! n'en déplaise à la science des péripatéticiens du seizième siècle; n'en déplaise à la Congrégation de l'*Index*, digne héritière de l'Inquisition papale qui condamna Galilée à rétracter à genoux, pieds nus, en chemise, sa damnable hérésie du mouvement terrestre (1); hérésie menaçant de disloquer de fond en comble le majestueux échafaudage de com-

(1) Voir dans l'ouvrage du Dr Parchappe, intitulé : *Galilée, sa vie, etc.*, la sentence de l'Inquisition.

mentaires élevé à la gloire de Josué par soixante générations de théologiens, par conséquent attentatoire à toutes les lois divines et humaines.

La science (philosophique, théologique, politique) n'avait-elle pas décrété que l'esclavage était de droit naturel? Platon lui-même et son école, et à leur suite le catholicisme (1) (ne pas confondre avec le christianisme), n'avaient-ils pas durant une longue série de siècles confirmé l'arrêt? Et pourtant, désormais, à part les derniers rebuts de l'espèce humaine, qui donc, je ne dis pas consentirait à pratiquer, mais se refuserait à flétrir cette monstrueuse iniquité?

La science, jusqu'au seizième siècle, n'admettait pour bonne qu'une méthode d'investigation lorsqu'il s'agissait de la recherche des causes, celle qui consiste à poser des principes *a priori* et à en déduire des conséquences, au risque, si les principes sont faux, d'en extraire une succession d'erreurs telles que la diablerie, la sorcellerie, l'alchimie, l'astrologie, etc., etc. Et pourtant depuis Bacon on a commencé à reconnaître que la méthode qui procède par l'étude préalable des faits, — tout juste l'opposé de l'autre, — est la seule qui offre des garanties de succès aux chercheurs; en raison de quoi, la chimie et l'astronomie ont remplacé l'alchimie et l'astrologie, qui sont allées rejoindre les vieilles lunes; on ne brûle plus les sorciers, on se contente de les applaudir quand leurs tours de gobelets sont amusants, et le diable, en pleine déconfiture, est réduit pour vivoter à se réfugier à l'Ambigu, où il se fait siffler outrageusement, pour peu qu'il manque ses entrées.

La science avait déclaré que la seule horreur du vide obligeait l'eau à monter dans les tubes privés d'air. Et pourtant, depuis Torricelli, le premier écolier venu sait que l'eau éprouve si peu d'antipathie pour le vide que, dès qu'il se manifeste, elle se précipite à sa suite, non plus haut que trente-deux pieds, il est vrai, limite de son bon vouloir et de la force ascensionnelle que lui communique la pression atmosphérique.

La science avait tour à tour déclaré que la lumière, l'électricité et la chaleur étaient ceci, puis cela, puis encore autre chose; également, que les rayons solaires ne produisaient la plupart des phéno-

(1) Un certain nombre de conciles ont fait plus que consacrer l'esclavage en principe, ils ont décrété, pour diverses transgressions des lois ecclésiastiques, la vente à l'encan des coupables et de leurs enfants. Voir entre autres, les troisième, quatrième, huitième et neuvième conciles de Tolède, canons 5, 43, 4 et 10 (*Collection des Conciles*, par Labbe).

Nous pourrions citer d'autres conciles, canons, bulles et encycliques, etc.

mènes du monde organique que par le concours de deux agents : lumière et chaleur. Et pourtant, elle en est encore à chercher ce qu'est en réalité la lumière, l'électricité, la chaleur. Fluides ou mouvements? elle l'ignore, comme elle ignorait naguère la présence en tout rayon solaire d'un troisième agent, le plus puissant, le plus actif, l'*agent chimique*, cet auteur d'une foule de merveilles qui lui crevaient les yeux.

En 1718, la science personnifiée dans l'Institut ne trouvait mieux, pour qualifier la découverte de la condensation et de la manipulation des gaz, dont venait de lui faire hommage un modeste chercheur, Moitrel d'Élément, que de proclamer officiellement qu'une telle chimère n'avait pu germer que dans le cerveau d'un futur pensionnaire de Bicêtre. Quelque soixante ans plus tard, elle affirmait que la propagation de la pomme de terre équivalait à l'inoculation de la lèpre, et que, si l'on n'y mettait ordre, l'Europe serait bientôt transformée en une vaste maladrerie; quelques années après, que la proposition faite par le Français Cugnot, puis par l'Américain Fulton, d'employer la force incalculable de la vapeur à doubler la vitesse de nos vaisseaux et à régler leur direction, n'était ni plus ni moins qu'une absurdité, une aberration, une idée folle.

Dans le premier quart de ce siècle, toujours représentée par l'Institut, elle démontrait par $A + B - z$, résultat condensé des lois de la statique et de la dynamique, que la prétention de faire rouler sur ses rails une locomotive remorquant son convoi de wagons, était aussi insensée que celle d'établir un pont suspendu de Brive-la-Gaillarde au cratère de Possidonius dans la lune.

Enfin, vers la même époque, elle ne trouvait pas d'épithètes assez sévères à administrer à Mesmer, qui n'était à ses yeux qu'un illuminé doublé d'un charlatan.

Et pourtant, à l'heure qu'il est, un élève en chimie condense et manipule des gaz sans plus de peine que n'en exige la façon d'une paire de sabots ou la confection de certains académiciens qu'il est superflu de nommer, les susdits jouissant pour le moment d'une immortalité suffisante.

D'autre part, la reconnaissance publique a élevé une statue à Parmentier l'empoisonneur, et nul n'ignore que la parmentière, *vulgo* la pomme de terre, a sauvé de la famine des millions de familles qui, sans cette ressource, n'auraient eu d'autres réconfortant que l'amère et maigre substance des factums de ses doctes calomniateurs.

D'autre part encore, grâce à la marine à vapeur et aux chemins de fer, les distances sont en quelque sorte supprimées, les idées circulent en tous sens et à grande vitesse, les germes de progrès sont semés dans tous les sillons ; les peuples se rapprochent et tout homme de bonne volonté peut déjà entrevoir dans l'avenir, l'ère, inespérée jusqu'ici, de la fraternelle communion des enfants de Dieu dans la paix et de l'unification de la race humaine.

Pour en finir, le mesmérisme, qui n'était considéré que comme une piperie ridicule, a désormais pris rang parmi les problèmes les plus complexes qui s'imposent de droit aux investigations de la psychologie, de la physiologie et de la thérapeutique.

Pardon, j'oubliais que, hier à peine, par décision du sanhédrin de nos savants, toute vie était bannie des couches supérieures de l'atmosphère en même temps que des profondeurs extrêmes de l'Océan vouées à la stagnation, à la stérilité et à la nuit éternelles. Qui donc eût osé contredire à des conclusions déduites de données fournies par la physique, la chimie, la biologie en parfait accord sur ce point ? Et pourtant, à cette heure, que reste-t-il de cette décision ? ce qui reste de toutes les théories scientifiques auxquelles il n'a manqué, pour prendre rang parmi les vérités acquises, que de n'avoir pas négligé quelque facteur inaperçu dont l'absence suffisait à annuler la série de calculs sur lesquels elles étaient basées. Le microscope d'un côté, de l'autre la sonde de Brooke, sont venus presque simultanément nous révéler, dans les plus hautes régions de l'air explorées par l'aérostation, aussi bien que dans les plus profonds abîmes des mers, la présence de myriades d'organismes vivants. Bien plus, en ces domaines sous-marins que la science avait immobilisés dans les ténèbres et dans la mort, le souverain dispensateur de la vie a semé à profusion la lumière (phosphorescente), le mouvement et une faune et une flore dont l'interminable fécondité et la variété infinie obligent le penseur à se demander s'il est permis de concevoir des limites à l'expansion de la vie dans l'univers ; en un mot, si en supposer quelque part et quelque reculées qu'elles soient, fût-ce au fond de ces déserts interplanétaires où notre courte vue n'embrasse que le vide et où toute forme lui échappe, ce n'est pas en quelque sorte vouloir assigner aussi des bornes à la puissance créatrice.

Notez que j'en passe et des plus curieuses, de ces sentences irrévocables formulées par la science. L'histoire en fourmille et je n'aurais qu'à la feuilleter pour en extraire un volume. . . . à dédier à la

confrérie de ces pseudo-docteurs pour qui, faits ou idées, tout ce qui dépasse leur capacité mentale ou dérange l'ordonnance de leur petit bagage intellectuel, mérite d'être relégué parmi les impossibilités ou les non-sens.

— Tant n'en fallait et vous pouviez, à votre tour, abrégé votre réquisitoire. Que prouve-t-il? qu'il est arrivé à plus d'un savant de passer à côté de la vérité sans la reconnaître ou sans la voir. Personne ne le conteste.

— Dites à beaucoup de savants, à tous les savants, sans excepter les plus hautes sommités de l'intelligence, pas plus Aristote que Leibniz ni que Newton, ni même M. Chevillard Arthur? Arnolphe? Agamemnon ou Agapet?... en tout cas plus que jamais professeur à l'École des beaux-arts. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, la *Physique* et la *Psychologie* d'Aristote, l'*Harmonie préétablie* de Leibniz, les *Commentaires* de Newton sur l'Apocalypse. Quant à M. A. Chevillard, s'il est permis de risquer un jugement sur cet illustre conférencier, je soupçonne que toutes ses découvertes, y compris celle de « l'absurdité saisissable *a priori* des doctrines spirites », pourraient bien n'être, selon le mot de l'auteur des *Lettres persanes*, que des *juvenilia*, comme qui dirait des joyeusetés.

De tout quoi, j'infère qu'il est de prudence élémentaire, en toute question controversée, de ne pas compromettre la science, un grand nom et une grande chose, en la confondant avec les savants. La science est le résumé, l'ensemble, le système des connaissances acquises par toutes les générations humaines depuis l'éclosion de la pensée dans le cerveau de l'homme. De là à la science absolue, il y a loin. Un savant, si savant soit-il, n'est jamais qu'un chétif bipède, sans plumes comme vous et moi, à cette différence près qu'il a emmagasiné dans sa tête une portion de ce total, un peu plus considérable que celle que vous et moi sommes parvenus à loger dans la nôtre. Une portion, ai-je dit, non la somme entière. Et cette somme entière des connaissances humaines, qu'est-ce d'ailleurs? Une parcelle infinitésimale, j'en suis fâché pour nos académiciens; rien de plus, en comparaison de ce qui nous reste à chercher, à découvrir, à comprendre, à connaître, ce surplus n'ayant de limites que l'absolu, qui n'a pas de limites.

Aussi, quand je vois l'*inventeur* de la loi de gravitation et du calcul différentiel se comparer, dans sa recherche des inconnues de la création, à un enfant jouant avec des coquillages au bord de l'Océan, je m'incline avec respect devant cette humilité et j'admire

cette confession du génie. Mais que des docteurs de contrebande viennent poser en principe, que tout ce qui ne sort pas de leur officine et n'est pas revêtu de leur estampille n'a pas de raison d'être, je n'en tiens compte et je passe outre, me réservant de vérifier, s'il m'est possible, convaincu que la foi aveugle dans la parole de qui que ce soit de mes congénères est le dernier degré du servilisme intellectuel.

— Le tout pour en venir à conclure....

— A conclure, en appliquant au Spiritisme ce que F. Arago, une autorité que vous ne récusez pas, j'imagine, disait à propos du magnétisme, hué, conspué, anathématisé, lui aussi, en ce temps par nos savants et nos docteurs en droit canon, ceci : « En face de certains faits et d'un monde entièrement nouveau, le doute est une preuve de modestie et a rarement nuit au progrès des sciences. On n'en pourrait dire autant de l'*incrédulité*. Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, manque de prudence (1). »

A conclure que si le Spiritisme a donné cours à des aberrations, suscité des enthousiasmes ridicules, fait éclore des pratiques absurdes, provoqué des exploitations frauduleuses, il n'a fait que subir les destinées de tout ce qui passe par la filière humaine. Quelle est donc la doctrine religieuse, le système philosophique ou scientifique, la constitution politique qui n'ait pas été défigurée par les excès de zèle, frisant parfois la démence, ou exploité par le charlatanisme? Une exception, trouvez m'en une seule et je me rends, et je passe condamnation sur le Spiritisme et sur bien d'autres choses. L'humanité n'est-elle plus l'humanité?

Un savant (2) à qui ses travaux et sa réputation faite comme chimiste (pas en France!!! il est vrai) a donné le droit de prononcer son mot dans le procès, M. William Crookes, a dit, après quatre années consacrées à l'étude des phénomènes spirites : « *Là il y a quelque chose... J'ai la certitude que, d'ici à peu de temps, ce sujet sera sérieusement étudié par des hommes de science.* » Ces simples paroles donnent plus à réfléchir que toutes les réfutations, négations, diatribes, sarcasmes, injures, sermons et mandements débités depuis vingt ans contre le Spiritisme et ses adhérents.

(1) Voir *Notice sur Bailly*, par F. Arago.

(2) Voir la brochure récemment publiée par M. William Crookes (membre de la Société royale de Londres), sous ce titre : *Notes sur des recherches faites dans le domaine des phénomènes appelés spirites*. (Librairie spirite, Paris.)

— Que ne disiez-vous cela plus tôt !

— A la bonne heure, vous commencez à comprendre que, pour juger en connaissance de cause, il est indispensable...

— Je commence à comprendre, mon cher, que depuis une heure vous perdez votre temps à chercher à endoctriner un homme dont l'opinion est faite sur le sujet qui vous tient au cœur, et qui sait à quoi s'en tenir sur tous ces contes à dormir debout.

Que répondre à cela ? rien, sinon peut-être ce que je me suis dit après le départ de mon ami N*** : qu'il n'est pires aveugles et pires sourds que ceux qui ne veulent ni voir ni entendre... de peur d'avoir à conclure. La crainte d'avoir à conclure ! ne serait-ce point là, au fond, la véritable cause qui a fait dépenser à la plupart des doctes ou des pieux adversaires du Spiritisme tant de bonne encre et de belles paroles dont, à coup sûr, ils auraient pu faire meilleur emploi. — (A suivre.) T. TONOEPH.

CORRESPONDANCE ET FAITS DIVERS

Les bons Esprits guident les médiums.

Nous traduisons du numéro de novembre 1874 *Degli Annali dello Spiritismo in Italia*, les lignes suivantes qui, nous l'espérons, intéresseront vivement nos lecteurs :

« Qu'on me permette une digression, afin de rappeler aux catholiques qui n'admettent point qu'un Esprit bon puisse guider un médium et le faire écrire, le fait suivant que j'emprunte à Baronius (*Annales*, t. V, p. 259) qui, à son tour, le reproduit d'après le livre *De Imaginibus Oratio*, de saint Jean Damascène :

« Un des employés du palais avait été condamné à mort, pour offense envers l'empereur (de Constantinople). Dans cette situation critique, il s'adresse à l'évêque (saint Jean Chrysostome), le priant de lui permettre d'aller chez lui et de lui exposer son malheur. L'évêque consent et ordonne à Proclus (attaché à la personne de Chrysostome en qualité de secrétaire pour la composition de ses œuvres, comme l'écrit Niceforo Callisto, au livre XIV, ch. xxxviii, de son histoire *Ευνεργός, υπογραφεός τῶν ἐξείνου λόγων*) de le lui amener de nuit, afin que l'empereur ne le sache pas.

« Proclus donc, la nuit suivante, se trouva au palais épiscopal avec le suppliant. Pourtant, avant d'entrer chez le saint, il regarde à travers une fente de la porte et le voit assis, selon sa coutume,

occupé à écrire ses *Commentaires*. (Il écrivait précisément le plus admirable de tous, son chef-d'œuvre, celui de l'Épître aux Galates.) Mais en même temps, ô spectacle terrible pour qui en eût été moins digne ! il aperçoit l'apôtre saint Paul penché derrière la chaise de l'évêque, la bouche près de son oreille, lui parler avec assiduité. A cette vue, Proclus est saisi d'étonnement et d'admiration. Ne sachant que faire, il prie le suppliant d'attendre quelques instants. Puis il regarde, regarde encore, et voit toujours la même chose. Alors, le malheureux impatienté lui adresse des reproches : « Comment ! vous savez que la mort me tient à la gorge et vous « avez introduit auprès du saint une autre personne au lieu de « moi ? » Proclus affirme qu'il n'y a pas même pensé. En ce moment, le son de la crécelle annonce l'heure de matines, et le solliciteur se retire, espérant d'être plus heureux la nuit suivante. Mais la seconde nuit et une troisième les choses ne changent pas. Toujours plus surpris, Proclus, s'apercevant que lui seul voit le prodige, en conclut que ce mystérieux personnage est un envoyé du ciel. C'est pourquoi, se tournant vers son compagnon : « Ami, lui « dit-il, c'est Dieu lui-même qui résiste à tous nos efforts ; il est « inutile de persister. Prie-le de prendre en main ton affaire. »

« Toutefois, saint Jean Chrysostome se rappela le pauvre condamné, et, comme le jour fatal approchait, il en demanda des nouvelles. « Il est bien venu, lui répondit Proclus ; mais parce que « pendant ces trois dernières nuits il y a toujours eu quelqu'un « auprès de vous, il n'a pas eu le courage de vous importuner. » Et comme Chrysostome lui demandait qui il voulait qui eût été avec lui, Proclus lui montra du doigt le portrait de saint Paul et lui dit : « Pardonnez-moi, père, mais, si j'ai bonne mémoire, celui « qui vous parlait ressemble beaucoup à ce portrait, ou plutôt c'est « lui-même (*ipse est*). »

« Et saint Jean Damascène ajoute : « En effet, pendant tout le « temps qu'il traduisait, saint Jean Chrysostome ne détournait « jamais les yeux de cette image, et, en même temps qu'il la contemplait, *il parlait avec elle.* »

V. TOURNIER.

Note. — M. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne, fait paraître un nouveau livre de poésies, dictées par l'Esprit frappeur ; nous insérerons le prologue dans la *Revue* de mars.

Nous avons reçu une telle quantité de lettres, que l'administrateur ne peut leur répondre immédiatement ; elles sont classées, et la Société, tout en remerciant ses correspondants dont le nombre se multiplie, fera droit à toutes leurs demandes ; qu'ils veuillent bien patienter.

Souvenir d'une ancienne existence chez un enfant de trois ans.

Vevey, 18 décembre 1874.

Figurez-vous quelle curieuse expérience je viens de faire avec mon deuxième petit garçon, âgé de trois ans. Quelque temps avant sa naissance, les Esprits me l'avaient annoncé comme devant apporter avec lui de grandes facultés médianimiques, et plusieurs manifestations physiques très singulières qui, à différentes époques, ont eu lieu près de lui, m'ont confirmé dans la foi que j'ai en leur parole. Il aurait, il y a plusieurs siècles, été incarné en Angleterre, où il se serait livré à des pratiques de nécromancie, d'alchimie et d'astrologie, au moyen desquelles il aurait fait beaucoup de mal et qui l'auraient enfin fait périr misérablement. Son incarnation actuelle serait une occasion donnée à lui pour réparer (au moyen des facultés médianimiques qu'il apporterait avec lui comme legs de sa dernière incarnation) le mal qu'il aurait fait jadis, en contribuant à l'édification du temple spirite auquel nous travaillons. — Tout ceci est logique et répond entièrement à nos notions sur le but de la réincarnation. — Or, il y a quelques semaines, l'enfant était à jouer et à bavarder dans mon cabinet, quand tout à coup je l'entends parler de l'Angleterre, dont, à mon su, on ne l'avait jamais entretenu. Je dresse l'oreille et lui demande s'il sait ce qu'est l'Angleterre. Il me répond : « Oh oui ! c'est un pays où j'ai été il y a bien, bien, bien longtemps. »

D. Y étais-tu petit comme maintenant ? — *R.* Oh non ! j'étais grand, plus grand que toi, et j'avais une longue barbe !

D. Est-ce que maman et moi y étions aussi ? — *R.* Non ; j'avais un autre papa et une autre maman.

D. Et qu'y faisais-tu ? — *R.* Je jouais beaucoup avec le feu, et une fois je me suis brûlé si fort, que j'en suis mort.

Convenez que, même si tout ceci n'est que l'effet d'une rêverie d'enfant, la coïncidence est assez étrange pour faire croire qu'il y a de la réminiscence en jeu.

Il y a quelques semaines, le même petit garçon vint le matin chez ma femme, lui disant que sa grand'mère (qu'il n'avait vue qu'à l'âge de quelques mois et dont il ne pouvait avoir gardé souvenir) était venue chez elle et avait passé toute la nuit à causer avec elle ; que *lui* l'avait bien vue et entendue. Or, il se trouva que ma femme

avait très vivement rêvé de sa mère, morte il y a quelques mois. Que pensez-vous de tout ceci ?

Mille amitiés, en attendant, de la part de votre cordialement dévoué,

EMILE DE W***

Nous remercions notre correspondant au nom de la Société, et tous les spirites auxquels nous avons soumis ces faits de réminiscence y trouvent des arguments pour combattre les antiréincarnationnistes ; si tous nos amis imitaient M. Emile de W***, nous aurions bientôt une série de remarques importantes qui mettraient à néant les réfutations et les objections des spiritualistes et de tous ceux qui ont la très sainte horreur de la réincarnation ; espérons-le, notre conseil sera mis en pratique, car il faut des démonstrations constantes pour ouvrir les yeux et les oreilles à qui ne veut point voir et entendre.

Le fils de M. Emile de W*** sera un médium parfait, des médiums voyants et parlants nous l'ont affirmé plusieurs fois.

Ce qu'est le Spiritisme?

On lit dans l'*Echo du Nord* du 19 octobre 1874 :

Nous avons invité les adeptes du Spiritisme à nous adresser autre chose que de vaines protestations ; nous recevons de l'un d'eux l'article qu'on va lire. Malheureusement, cet article ne nous fournit pas ce que nous désirions présenter à nos lecteurs : une analyse concise et démonstrative des doctrines spiritistes. La personne qui nous l'envoie et qui signe « Cyrano de Bergerac, » nous promet, en cas d'insertion, un nouvel article où elle citera des faits ; c'est ce qui nous engage surtout à publier celui-ci :

« Bien des personnes lisent dans les journaux des articles sérieux ou bouffons, de bonne ou mauvaise foi, sur le Spiritisme, et se demandent « ce que cela peut bien être. » Le Spiritisme est une doctrine fondée sur l'existence des Esprits, leurs manifestations et leur enseignement aux humains.

« Une dépêche télégraphique vous arrive, elle annonce un fait que vous ignorez, vous concluez qu'un agent intelligent vous l'expédie, mais vous ne voyez point l'expéditeur, et, à moins d'être télégraphiste ou savant, vous ne comprenez même pas comment il a pu vous l'envoyer au moyen d'un fil. Eh bien ! ceux qui nient le Spiri-

tisme ne comprennent pas plus comment l'Esprit peut se manifester ; mais s'ils se donnaient la peine et d'étudier, car il faut de l'étude, et de pratiquer même, les adversaires de bonne foi seraient bien vite réduits au silence. Ce n'est pas ainsi que la critique procède ; elle nie de prime abord, et dit : « C'est impossible, c'est absurde, ce sont des fous, des illuminés, des extatiques, des charlatans, » etc., etc. Pas un fait négatif à opposer à des milliers de faits positifs : voilà la critique anti-spirite d'aujourd'hui dans les grands et les petits journaux. — Nous, spirites, nous prouvons l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme par une méthode nouvelle qui laisse loin derrière elle la philosophie scolastique. Nous annonçons depuis vingt ans que l'on peut communiquer avec ceux que nous pleurons comme morts, nous prouvons que la matière corporelle est animée d'un souffle divin, ce que nient les matérialistes purs ; nous réduisons à leur juste valeur les mots « diable, enfer, tourments éternels, » etc., etc. ; nous portons sur notre bannière : « Charité, » qui renferme tout, et l'on nous traite d'extatiques, de fous, d'imbéciles ou de charlatans. Nous ne répondons jamais aux injures : c'est notre règle. Nous annonçons que nos adeptes se recrutent parmi la classe intelligente et lettrée, et si l'on affirme qu'il y a trois ou quatre millions de Spirites en Europe, nous garantissons que le quart de ce nombre est en France, où le *Livre des Esprits*, d'Allan Kardec, s'est vendu à plus de deux cent mille exemplaires. Les matérialistes nous combattent, les dévots de toute religion nous font une guerre acharnée, n'admettant aucun raisonnement et fermant volontairement les yeux, quand nous leur montrons des faits indéniables. Les prêtres de toute école sont assez embarrassés, parce que nous en comptons parmi nous et que leur présence gêne les autres. Au confessionnal, quelques-uns disent : « Prenez garde, c'est le diable que les Spirites évoquent ! » Mais la femme ne craint pas toujours le prétendu diable ; la curiosité, l'occasion de le voir et de l'entendre en ont tenté plus d'une qui est devenue, par la suite, fervente Spirite.

« On nous dit encore : « Mais cette croyance est vieille comme le monde, bien des gens ont vu ou cru voir des revenants...., on a parlé de sorciers dans les temps antédiluviens. »

« Nous savons cela, aussi bien que la critique, et nous répondons que tous ces faits incomplètement observés ont toujours été interprétés suivant les superstitions et l'ignorance du moment.

« Depuis qu'il y a des hommes, il y a des Esprits ; le Spiritisme

ne les a pas inventés, et s'ils se manifestent à nous, c'est par une loi naturelle ; ils ont dû le faire de tout temps, et si les religions innombrables parlent de certains phénomènes inexplicables jusqu'ici, ce n'est pas la faute des Spiritistes actuels.

« Nous expliquons logiquement les faits. Donnez-nous, si vous le pouvez, d'autres versions plus rationnelles. Nous ne disons pas : « Croyez-nous sur parole ; » nous engageons à expérimenter et nous enseignons le meilleur mode pour arriver à la vérité, tout à fait comme le médecin digne de ce nom qui n'écrit que pour le bien-être général un traité d'hygiène populaire ou un traité de diagnostique pour ses élèves.

« Autrefois on brûlait ; l'envie n'en est pas tout à fait passée encore, car si l'on ne torture plus au physique, on torture au moral ; c'est pourquoi l'on n'entend point souvent crier tout haut : « Je suis Spirite. » La prudence en ceci s'explique, et nous n'insistons pas.

« Les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, les Chinois ont enseigné le principe. Nous, modernes, qui connaissons les détails, nous confirmons leur témoignage, nous démontrons par des faits des vérités méconnues ou mal comprises, et nous rétablissons les textes mal interprétés.

« Le secret de la rapide propagation du Spiritisme consiste en ce qu'il adoucit l'amertume des chagrins terrestres, calme les désespoirs, dissipe les terreurs de l'avenir, fait supporter la vie et rend plus heureux, plus moral, plus charitable.

« Le Spiritisme est indépendant de tout culte ; il n'en prescrit ni n'en préfère.

« Le Spiritisme combat l'éternité des peines, incompatible avec la justice de Dieu, rejette le feu de l'enfer et l'existence du démon qui ont fait et font encore tant d'incrédules.

« Le Spiritisme prouve par des faits matériels que les âmes ou Esprits de nos parents ou amis morts peuvent se manifester à nous. Quatre millions de Spiritistes intelligents témoignent de la vérité de nos affirmations, et pas un seul d'entre eux ne se rétracterait devant le bûcher ou devant l'échafaud.

« CYRANO DE BERGERAC. »

Les frères Eddy, médiums remarquables.

Vevey, hôtel Monnet, 18 décembre 1874.

Mon cher monsieur Leymarie,

Voici la traduction ainsi que l'original d'un article de journal américain non spiritualiste. Il est question des célèbres frères Eddy, dont ont souvent parlé, dans le courant de l'automne dernier, le *Spiritualist* et le *Médium*.

« Le témoignage de Brown, « *le lecteur de la pensée,* » qui vient de visiter la demeure des frères Eddy à Vermont, semble épaissir encore les ténèbres dont s'enveloppent les manifestations de spectres qui s'y produisent.

« Brown franchit le seuil de la maison sous l'impression que les Eddy étaient des charlatans : il la quitta en avouant qu'il y avait là un mystère dont lui ne pouvait se rendre compte.

« Brown, supposant que les soi-disant Esprits entraient par une fenêtre du cabinet, obtint la permission de visiter à fond la localité. Il recouvrit donc la fenêtre d'une gaze à moustiques, dont il scella les coins avec de la cire d'Espagne, à laquelle il apposa le cachet de sa bague. Il examina ensuite minutieusement le cabinet lui-même, qu'il trouva n'être qu'une sorte de cadre en bois et terre glaise, sans porte de dégagement ni trappe aucune. Il plaça encore, dans toutes les fentes du plancher, des épingles qu'il recouvrit de poussière, de façon à ce que les planches ne pussent être déplacées sans les déranger.

« William Eddy entra alors dans ce cabinet, et, cinq minutes après, une figure se montra à l'entre-bâillement de la porte. Immédiatement après, une autre parut, à la suite de laquelle un vieux monsieur, vêtu à l'ancienne mode, émergea sur la plate-forme, pour se retirer l'instant d'après. Puis sa femme, une petite vieille, sortit du cabinet ; puis un beau jeune homme à épaisses moustaches.

« Plusieurs autres personnes parurent encore avant la fin de la séance, et finalement madame Eddy, feu la mère des frères Eddy, vint pour parler longuement, déplorant l'impuissance où se trouvaient ses fils de convaincre le monde de leur bonne foi, et exprimant l'espoir de voir un jour les incrédules se rendre à l'évidence et comprendre la grande vérité.

« Brown lui-même est à bout d'argument pour expliquer des *productions* pareilles. »

Vevey, hôtel Monnet, 29 décembre 1874.

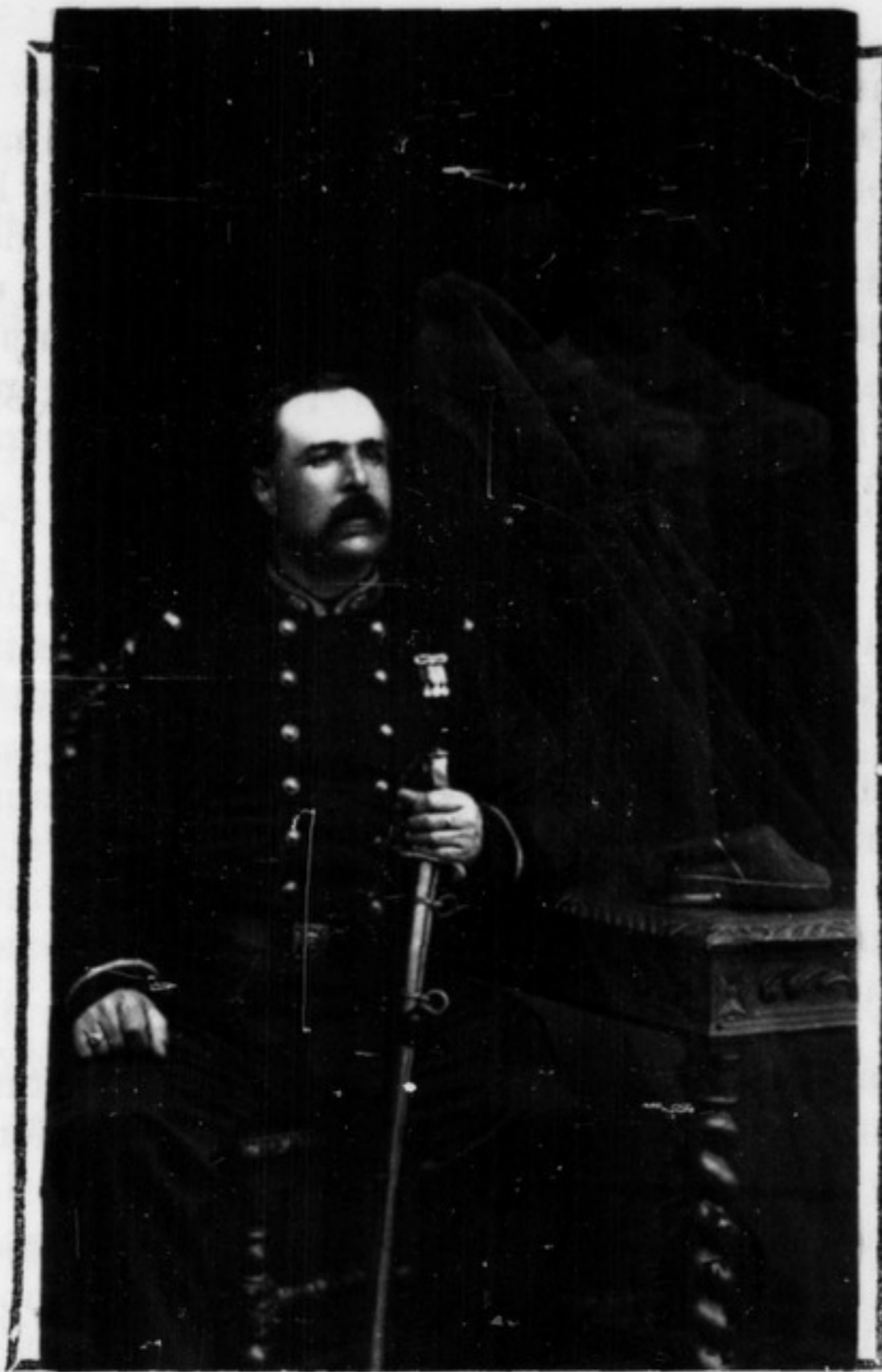
Je trouve, à l'appui de ce que je vous écrivais il y a quelques jours relativement aux frères Eddy, ces puissants médiums dont les

UNE PHOTOGRAPHIE SPIRITE

Paris, le 18 janvier 1875.

Messieurs,

Comme spirite convaincu, j'ai voulu tenter d'obtenir une photographie spirite; M. Buguet me reçut avec une grande affabilité et me fit poser immédiatement. Sur l'épreuve, il y avait deux Esprits. Je fus tout d'abord un peu désappointé de n'avoir pu obtenir les traits de l'Esprit de mon père, évoqué mentalement avant et pendant la pose; mais en jetant de nouveau les yeux sur la plaque, je reconnus avec joie, dans l'un des deux Esprits, un de mes oncles, frère de mon père, mort corporellement depuis plus de vingt ans.



L'autre Esprit doit être sa fille, que j'ai vue toute petite; comme l'Esprit a une ressemblance marquée avec la femme de mon oncle, tout me porte à croire que ce sont les traits de ma cousine.

C'est avec une satisfaction réelle que je vous autorise à faire paraître ma photographie spirite dans un numéro de la *Revue*.

BLANCKEMAN,
Sous-chef de musique au 72^e de ligne.

Genève, 31 janvier 1874.

Messieurs,

Les photographies spirites que vous m'avez envoyées pour mesdames L*** et mesdames X*** ont toutes été reconnues; ces personnes ne pouvant donner leurs noms dans votre *Revue*, mettez une initiale.

Ces réussites émeuvent nos Genevois.

Antoinette BOURDIN.

Sur les quatre photographies spirites, madame Goujat, place Croix-Poquet, 1, à Lyon, a reconnu trois Esprits : sa mère, le grand-père d'un jeune homme qui se préparait à demander une épreuve à M. Buguet, et l'un de ses neveux, mort il y a quelques années; cette dame nous promet une relation intéressante à ce sujet.

Madame Villhem-Leue (de Constantinople) nous écrit, le 31 décembre 1874, que Chef-Ket Pacha, gouverneur d'une province, a obtenu par M. Buguet la photographie de son père reconnue par plusieurs personnes; la ressemblance est frappante. — Méhemet Pacha a de même obtenu l'Esprit demandé. — Ces Esprits qui, de leur vivant, ne sont jamais venus à Paris, et que le médium envoie aux demandeurs, à Constantinople, donnent beaucoup à réfléchir, et, dit madame Villhem-Leue : « La doctrine marche à pas de géant; un grand nombre de familles s'en occupent en secret, car elles craignent d'être ridiculisées par les matérialistes, etc. »

M. A. Lardière, à Vienne (Autriche), nous écrit, le 10 janvier 1875, que M. Buguet lui a renvoyé le portrait de son bien-aimé père, Jean Lardière, mort depuis trente-cinq ans, dont on n'avait aucun portrait. Madame Lardière, âgée de soixante-dix ans, et plusieurs amis et parents de La Roche-sur-Yon (Vendée) ont reconnu immédiatement le mari, le parent et l'ami. Madame Lardière a été malade de saisissement, ainsi qu'une sœur et une ancienne amie.

Si le médium ne peut satisfaire toutes les espérances, au moins il recueille les bénédictions d'un grand nombre de familles, il aide puissamment la propagation de la doctrine.

M. Lacour, à Romilly (Aube), a reconnu un Esprit bien-aimé, demandé en décembre 1874. Sa lettre du 18 janvier 1875 exprime sa profonde satisfaction.

M. Laspeyres Etienne, jardinier, à Béziers (Hérault), route de Narbonne, médium guérisseur de premier ordre et chef de groupe important, qui, avec M. Fouzes, autre médium guérisseur, s'occupe de la diffusion de notre doctrine, nous écrit, le 25 janvier 1875, que M. Buguet lui envoie le portrait de son père, Jean Laspeyres, président du groupe, mort l'année dernière. — Il nous autorise à mettre cette photographie dans la *Revue spirite*.

facultés merveilleuses remuent aujourd'hui le monde spiritualiste de l'Amérique, — je trouve, dis-je, dans le *Spiritualist* du 25 décembre, le compte rendu suivant, daté de New-York et signé du nom d'*H. Blavatsky*, une dame russe que j'ai connue jadis au Caucase et dont le mari occupait, il y a environ vingt-quatre ans, le poste de gouverneur civil d'Erivan, dans l'ancienne Arménie. Je me rappelle que madame de Blavatsky parlait couramment plusieurs des idiomes de la Transcaucasie, et puis vous garantir l'authenticité, et de sa signature et de la *couleur locale*, saisissante d'actualité, dont abonde la description des fantômes reconnus par elle chez les frères Eddy.

L'article en question a paru dans le *New-York Graphic*. En voici la traduction exacte :

« J'ai passé quinze jours chez les frères Eddy. — J'ai reconnu en plein, durant ce court laps de temps, sept Esprits, dans le nombre de cent dix-neuf apparitions diverses. J'admets avoir été la seule à les reconnaître, le reste de l'assistance ne m'ayant point suivie dans mes nombreuses pérégrinations en Orient ; mais leurs différents costumes furent clairement vus et minutieusement examinés par toutes les personnes présentes.

« Le *premier* qui apparut fut un garçon géorgien, vêtu du costume historique du Caucase. Je le reconnus et l'interrogeai en géorgien, sur des questions connues de moi seul, il me comprit et y répondit. L'ayant, à la prière du colonel Olcott, prié dans sa langue maternelle de nous jouer la *Lesghinka* (une danse du Caucase), il le fit de suite, sur la guitare.

Deuxième. « Un petit vieillard. Il est vêtu à la manière des marchands persans ; son costume est exact au possible ; aucun détail n'y manque, jusqu'aux babouches, qu'il a quittées pour entrer, chaussé seulement de bas, ainsi que l'exige l'étiquette orientale. — Il me dit son nom en chuchotant : c'est Hassan-Aga, un vieil homme que moi et ma famille avons, pendant vingt ans, connu à Tiflis. Il me dit, moitié en persan, moitié en géorgien, qu'il a *un gros secret à me confier*, et revient trois fois de suite, essayant en vain d'achever sa phrase.

Troisième. « Un homme gigantesque, dans l'attirail pittoresque des guerriers du Kurdistan. Il ne parle pas, mais il salue à l'orientale, brandissant, d'un air joyeux de bienvenue, sa lance ornée de plumes. Je le reconnais à l'instant pour être Saffar-Ali-Bek, un jeune chef de tribu kurde, qui m'accompagnait souvent dans les excursions que je faisais à cheval aux alentours de l'Ararat, en Arménie et qui, une fois, me sauva la vie. Plus encore : il se baisse à terre, comme s'il ramassait une poignée de poussière et semble

l'éparpiller autour de lui, en pressant sa main sur sa poitrine, pantomime familière aux peuplades kurdes seulement.

Quatrième. « Un Circassien. Je me crois être encore à Tiflis, tant est exact son costume de *noukère* (sorte d'homme-lige qui vous suit ou vous précède à cheval.) Celui-ci parle; bien plus, il me reprend quand, le reconnaissant, je prononce mal son nom. En m'entendant le répéter, il salue en souriant et dit, dans le tartare guttural le plus pur, cette langue à moi si familière : *Tschokh yakhschi!* (Très-bien!) Puis il nous quitte.

Cinquième. « Une vieille femme en coiffure russe. Elle m'adresse la parole dans ma langue natale, en me donnant le nom d'affection dont elle m'interpellait lors de ma jeunesse. C'est une ancienne servante de ma famille, qui a été la bonne de ma sœur.

Sixième. « Un nègre, grand et puissant, qui se dresse sur la plateforme. Sa tête est ornée d'une coiffure singulière, pareille à des cornes entourées de blanc et d'or. Ses traits me semblent familiers, mais je ne me rends pas compte d'abord des circonstances dans lesquelles je l'ai vu. Il fait alors quelques vives contorsions, qui m'aident à le reconnaître pour un sorcier de l'Afrique centrale. Il grimace un sourire et disparaît.

Septième et dernier. « Un grand monsieur à cheveux gris, vêtu du costume noir de convention. Il porte au cou la décoration russe de Sainte-Anne, attachée par le ruban moiré rouge à lizéré jaune, que tout le monde en Russie connaît. Je manque de me trouver mal, croyant reconnaître mon père, quoique ce dernier ait été beaucoup plus grand encore. Dans mon émotion je lui demande en anglais si c'est lui. Il fait de la tête signe que non et répond en russe, aussi nettement que possible : *Non, je suis ton oncle!* Le mot de *diadia* (qui, en russe, signifie *oncle*) a été entendu distinctement par chacun et tous se le rappellent. »

Mes hommages respectueux à madame Allan Kardec. — Comme la photographie que vous avez publiée dans la *Revue* du 1^{er} janvier est belle !

Recevez, mon cher monsieur Leymarie, avec mes meilleurs vœux pour la nouvelle année, une cordiale poignée de main de la part de votre tout dévoué,
Prince Emile DE WITTGENSTEIN.

Les conférences si intéressantes de M. Jacolliot (*le Spiritisme dans l'Inde*) auront lieu désormais le jeudi soir, à huit heures, au lieu du vendredi. L'éminent conférencier a bien voulu changer son jour habituel, pour être agréable aux nombreux spirites qui tiennent leurs séances le vendredi. Nous donnons rendez-vous à nos amis, le jeudi 4 février 1875, à la salle des Conférences du boulevard des Capucines.

Souvenirs de voyages.

EXTRAITS DE QUELQUES CROYANCES RELIGIEUSES PARTICULIÈRES
AUX NATURELS DES ILES SANDWICH

(Voir la *Revue* du mois d'août 1874, p. 245.)

Les cérémonies pratiquées près de ceux qui allaient mourir étaient très variées, selon la caste à laquelle appartenait le moribond. La plus commune était assez semblable à celle pratiquée pour la recherche des voleurs. Un grand feu de braise était allumé pour découvrir si la maladie était due à une cause naturelle ou si elle était l'effet de quelque maléfice. Le feu était allumé dans la case près du malade. Les parents étaient éloignés, le prêtre seul restait près du moribond. Un chien, un cochon, un poulet étaient tués. Après en avoir retiré les entrailles, on plaçait ces animaux sur le brasier. Le prêtre murmurait alors des prières. Une petite portion de la viande grillée était mangée par lui, et le reste se consumait. Le prêtre s'endormait alors, et dans une vision il recevait une réponse à ses prières, et informait le malade, pendant ce sommeil, de ce qui causait sa mort ou sa maladie.

Si la maladie était l'effet d'un maléfice, d'autres prières étaient dites pour reporter le mal sur son auteur ou apaiser la colère des dieux. Si le prêtre ne recevait aucune révélation, une autre épreuve était recommencée. Le prêtre échouait quelquefois quand un rival faisait de son côté d'autres invocations pour exercer sur lui son influence.

La forme d'enterrement était aussi très variée. Les gens du commun étaient enterrés dans la position assise, que l'on retrouve chez tous les peuples primitifs. Les prêtres et les chefs étaient enterrés debout. Tous les morts avaient dans leur tombe leurs armes et de la nourriture pour la route qu'ils avaient à faire jusqu'au royaume des Esprits.

Parfois, on enterrait ses parents sous le sol de sa propre demeure, pour que l'ombre du mort, que l'on supposait ne pas quitter le lieu de sépulture, protégeât la demeure par sa présence.

Nul étranger n'y serait entré avec de mauvais desseins.

Les adorateurs de Pellé jetaient dans le cratère du volcan une portion des os du mort, afin de rendre la déesse favorable à la famille, et que dans ses éruptions les laves du volcan ne vinssent pas détruire les récoltes et les biens des parents du décédé.

Les pêcheurs qui croyaient à la transmigration jetaient leurs morts aux requins. Ils croyaient que, l'âme du mort animant ensuite le requin, celui-ci ne chercherait plus à dévorer les hommes tombés en son pouvoir.

Les fous étaient respectés. On les supposait inspirés par quelque dieu.

D^r OLLIVIER.

Un Esprit matérialisé qui apparaît à son frère.

Paris, 24 décembre 1874.

Monsieur Leymarie,

Les temps promis sont arrivés; avec la prière et la persévérance, on obtient de Dieu le bonheur d'entrer en relation avec les habitants de l'erraticité, avec des parents bien-aimés qui se matérialisent et se présentent tels qu'on les connut sur la terre. Je relate mes impressions, celles d'une conviction acquise actuellement à Paris par l'expérience.

Arrivé à Paris, j'ai fait connaissance avec M. le comte de Bullet par votre intermédiaire. Je garde de lui le plus agréable souvenir, car j'éprouve à son égard la plus sincère amitié.

Depuis quelques mois, le comte va journallement chez le médium Firman (1); peu à peu, c'est-à-dire à la suite de séances continues, et le salon étant éclairé, il a pu obtenir la matérialisation complète de cinq personnes de sa famille qui viennent lui serrer la main, parler de leurs relations, de tout ce qui les intéresse, et même lui présenter des bouquets de fleurs naturelles matérialisées pour ces entrevues.

Avec lui, j'ai assisté à plusieurs séances, et voyant combien sa persévérance lui avait donné de résultats touchants et imprévus, j'ai voulu suivre son exemple en allant chez M. Firman. Pendant quinze jours consécutifs, j'ai pu suivre toutes les manifestations, et je suis heureux de le constater, Dieu m'a permis de voir l'Esprit matérialisé de ma chère sœur, d'embrasser ses mains et ses joues qui possédaient une chaleur normale, de sentir sa respiration. Il me serait impossible de peindre ces nouvelles impressions, mon bonheur et ma grande émotion en voyant ma sœur; je versais des larmes et remerciais Dieu de m'accorder une aussi grande joie; elle pressait *sa joue contre la mienne* et tâchait de calmer ma joie qui était presque devenue une douleur.

Je n'écris que ces quelques mots et à la hâte, car je suis encore sous le poids de trop fortes émotions pour en dire davantage; puis je suis pressé d'annoncer aux spirites et les résultats que nous avons obtenus avec M. le comte de Bullet, et cette vérité essentielle : que ces faits ne sont pas exceptionnels ni miraculeux, puisque Dieu les accorde à tous ceux qui veulent prier et persévérer.

N. DE LVOFF (Moscou).

(1) 14, rue de Castellane.

Séance du Groupe des Quatre-Chemins (Firman).

Paris, 6 janvier 1875.

Monsieur Leymarie,

Nous soussignés, vous prions de présenter nos remerciements bien sincères à M. Firman et de vouloir bien aussi les agréer, ainsi que M. Vautier, pour avoir eu la bonté de l'accompagner, dans sa visite du 2 de ce mois, à notre petit groupe des Quatre-Chemins-Villette, Paris, chez M. Ladrosse, rue Cambrai, 1.

O vous, frères spirites de tous pays qui lisez ce journal, permettez-nous de vous raconter les faits dont nous avons été les témoins.

Nous étions assis autour d'une grande table, les mains du médium étaient unies à celles de deux mères de famille, assurément étrangères l'une à l'autre ; elles formaient la chaîne avec les assistants. La lumière éteinte, nous entendîmes le bruit d'objets et les sons produits par les instruments placés sur la table, que plusieurs de nous avaient apportés ; parmi eux il y avait un éventail, et son agitation était si grande qu'elle produisait un souffle très fort senti sur toutes les figures qu'on éventailait l'une après l'autre ; flûte, accordéon, flageolet, sifflet, grelot et sonnette électrique, etc., furent entendus avec des sons fortement accentués et cadencés à la mesure de l'air que l'on chantait ; puis, accompagnement du chant, par la voix de l'Esprit qui l'avait demandé et qui manifestait sa joie en nous parlant très-distinctement et avec une grande vivacité ; il nous disait qu'il était un petit Indien et voulait nous prouver tout le plaisir qu'il avait d'être au milieu de nous ; chacun ressentit ses câlineries enfantines et ses attouchements parfois légers et brusques. Il donnait des coups violents sur la table, et avec le sifflet il produisait des sons aigus et prolongés. Avec sa bouche, parfois, il accompagnait le chant en y ajoutant des variations comme le ferait un musicien. Madame Lambert sentit des caresses sur les doigts et puis des petits coups d'ongle sur la figure, près de l'œil gauche, coups donnés avec un objet rond qui l'obligeait à baisser la tête pour s'en garantir, ce que l'Esprit voyant, il lui siffla dans l'oreille à la rendre sourde ; M. Maugis sentit un bras nu et froid glisser sur ses lèvres et reçut un léger coup de la sonnette sur l'œil ; M. Carré se sentit souffler sur la figure, il eut, ainsi que M. Cannot, des caresses légères et furtives sur les mains ; M. Lanet eut l'impression de quelque chose de froid sur les mains, pendant une minute au moins ; à la demande, s'il reviendrait : « Oui, oui, dit-il, une autre fois, avec plaisir. »

Une charmante fillette, mademoiselle Léonie Ladrosse, que ses

parents avaient l'intention d'éloigner de notre cercle, fut retenue à la prière de l'Esprit, qui la désigna comme devant être un jour un bon médium à effets physiques. Particularité assez étrange : après la cessation du phénomène spirite et au retour de la lumière, on s'aperçut que les instruments étaient déposés devant leurs propriétaires; ainsi : M. Cannot reçut sa flûte entre ses mains; M. Carré, son grelot; M. Maugis, son sifflet; la petite demoiselle eut le flageolet dans son tablier, etc., etc.

M. Firman, très fatigué ce jour-là, ne put à son grand regret nous procurer la partie intéressante de l'apparition de l'Esprit en pleine lumière; il nous a promis, avec son bon sourire, que ce serait pour une autre fois, prochainement.

Ont signé : MM. Maugis père et fils, la famille Ladrosse : cinq personnes; madame Lambert, MM. Carré, Lanet, Cannot et Régimbart; tous vos frères en Spiritisme.

Un groupe se formait à Saint-Maur, sous l'initiative de notre ami M. Michel, de Joinville-le-Pont; MM. Firman et Gillard, mesdames Leymarie et Aymés ont bien voulu nous seconder dans cette circonstance. Nous avons obtenu une soirée charmante, et nous laissons à notre frère Michel la petite mission dont il a bien voulu se charger, celle d'une relation de cette séance intéressante que nous insérerons en mars prochain.

DISSERTATIONS SPIRITES

Murmure et blasphème contre l'épreuve.

L'incarnation nous est accordée pour accomplir un progrès.

Les épreuves de l'existence sont la conséquence de notre passé; et plus nous nous sommes enfoncés dans le mal, plus grand doit être l'effort à tenter pour pouvoir atteindre le degré de pureté fluïdique voulu.

Les épreuves étant en raison des fautes que nous avons commises, c'est nous qui avons été nous-mêmes les artisans de nos douleurs. Se révolter contre les épreuves, c'est donc se révolter contre soi-même; ce qui est assez inutile, et ce qui est contraire à l'intérêt. Le mal a été fait, la réparation doit avoir lieu; se rebuter devant l'épreuve, c'est en nécessiter une nouvelle, qui sera plus dure encore. Ces épreuves de la vie, il faut les recevoir comme une tâche, pénible sans aucun doute, mais nécessaire, et les supporter avec résignation et le désir d'en retirer tout le profit possible.

Voici deux exemples de morts qui, sans aller jusqu'à tenter de

fuir les épreuves par le crime, n'en ont pas moins mené une existence presque inutile, faute de résignation et d'efforts vers l'amélioration.

« *Vrignaut.* Un mort.

« Quelles fautes avez-vous commises? — J'ai subi avec découragement et murmure les épreuves de ma vie.

« Que souffrez-vous? — Je suis mou d'esprit, faible de fluide, sans énergie, sans courage.

« Ce n'est pas une très grande souffrance? — Si, c'est un état très pénible.

« Les mauvais Esprits interviennent-ils dans votre souffrance? — Non; elle est propre à moi.

« Il faut prier Dieu, lui demander de vous éprouver et de vous aider en même temps à subir l'épreuve avec amour pour lui. Prions ensemble. (*Après la prière.*) — Merci; je prierai et je me résignerai.

« Vous n'avez plus rien à me dire? — Non; prie pour moi.

« *Le guide.* — Cet Esprit n'a pas tout dit.

« *A l'Esprit.* — Vous entendez? — Oui; mais quel soulagement m'apportera d'en dire plus long?

« Le soulagement qui résulte de savoir ce qu'il y a à faire pour guérir plus rapidement. — Eh bien! je suis dans un milieu navrant, composé d'êtres faibles, sans courage, éternellement désespérés, sans énergie pour essayer de sortir de là, sans espérance, et ne faisant entendre que des murmures contre leur destinée ou des plaintes de ce qu'ils souffrent. Ces découragements de la vie sont punis dans l'autre monde. Les fluides que l'on s'est fait sous leur influence ont donné à l'Esprit un pli que des efforts constants et surhumains peuvent seuls faire passer. Tout, tout sans exception, se présente avec l'idée préconçue du découragement et du manque de confiance et d'espoir. Dois-je te le dire? que de temps il a fallu pour me faire venir à toi; et que de doutes sur l'efficacité de tes conseils vont surgir dans mon esprit, dès que je me serai éloigné! C'est qu'une faute de l'Esprit, commise d'une façon continue dans la vie, devient, après la mort, plus puissante que la volonté. Ce n'est qu'après des luttes longues et pénibles que l'on peut espérer prendre le dessus.

« Il faut prier. Il faut essayer d'encourager et de consoler ces êtres avec lesquels vous êtes en relation. Ces luttes longues et pénibles, il faut les entreprendre résolûment, elles deviendront de moins en moins difficiles. »

« *Ourrel.* Un mort.

« Quelles fautes avez-vous commises? — J'ai blasphémé; j'ai maudit; je me suis révolté contre ma destinée.

« Cette révolte contre votre destinée vous a-t-elle conduit à changer celle-ci ou à essayer de la changer, soit par un crime, soit par le vol, soit en refusant de remplir vos devoirs? — Non; ma destinée, je l'ai subie jusqu'au bout; j'ai bu le breuvage jusqu'à la lie; hélas! que n'ai-je su! que n'ai-je employé l'énergie que j'ai mise dans mes colères et dans la violence de mes protestations à m'incliner devant le destin, c'est-à-dire devant la volonté du Seigneur! J'eusse moins souffert et j'eusse utilement souffert; les épreuves de mon existence passée ne seraient pas à recommencer en partie.

« Quel est votre état? — Regret d'une vie presque inutilement subie; état d'Esprit pénible en ce sens que tout ce qui se présente à moi détermine d'une façon presque invincible un sentiment de révolte et de colère. C'est un état très pénible que celui de sentir son désir de s'améliorer, être emporté par des sentiments spontanés d'une violence irrésistible.

« Il faut prier Dieu; et chaque fois que ces impressions s'emparent de vous, il faut immédiatement élever votre âme vers lui, en lui demandant de vous accorder votre pardon. Prions ensemble. (*Après la prière.*) — Merci de ta prière; elle calme comme un breuvage bienfaisant; merci, prie pour moi, aide-moi; tu peux être sûr que de mon côté je ne resterai pas sans tenter de grands efforts.»

Le guide. — Ces Esprits sont des rebelles à leur destinée. L'un a reçu ses épreuves, les épreuves qui lui avaient été données pour son bien et qu'il avait acceptées avant de vivre, avec découragement. Il s'est laissé balloter par les événements, et ce sont eux qui ont dirigé sa vie, plutôt que sa propre volonté. Il n'a jamais subi ses épreuves avec courage, avec la résignation chrétienne; il n'a montré que murmures contre Dieu et faiblesse contre lui-même. Il souffre de la tournure d'esprit qu'il s'est faite et de l'état fluide dans lequel il se trouve. Son découragement, sa mollesse, sa tendance à murmurer plutôt que de prier, sont si puissants en lui, qu'il en est dominé, qu'il éprouve ces sentiments pour toutes choses, qu'il ne peut les vaincre et qu'il en est tyrannisé.

L'autre a plus d'énergie, il y a plus de ressource en lui; et, s'il est plus coupable, si sa souffrance revêt un caractère plus vif et plus sensible, il y a du moins chez lui plus d'éléments pour lutter et revenir dans la voie. Lui, il éprouve les sentiments de colère et d'exaspération, au lieu de ceux du découragement et du désespoir. Ce n'est plus, dans son cas, la révolte contre la résignation; c'est la révolte contre l'épreuve même. Cela pouvait le conduire jusqu'au crime; heureusement pour cet Esprit que d'autres qualités ont apporté un bienfaisant contre-poids.

L'être qui, durant sa vie, s'est laissé absorber par un défaut, qui a cédé d'une façon continue à une tendance mauvaise, se retrouve en face d'elle après la mort. Dans ce nouvel état d'existence et dans ce nouveau milieu, cette tendance se trouve développée de telle façon qu'elle domine et gouverne l'Esprit. Elle est devenue une idée fixe, poussée jusqu'à l'impossibilité pour le mort de la vaincre. L'aide des prières des bons, la prière propre et le repentir guérissent ces Esprits et finissent par leur permettre de refaire en eux l'équilibre de fluide qui leur fait défaut, et de reprendre la direction de leurs pensées et leur force morale. Prie pour eux.

Remarque. — Les épreuves que nous subissons ne sont pas une punition arbitraire; le Dieu des spirites n'est pas un Dieu vengeur, c'est un Dieu qui ne *punit pas*, car la punition, c'est le coupable qui se l'inflige à lui-même. La loi de Dieu est la loi d'amour et de progrès; enfreindre cette loi, c'est courir à la conséquence logique de ce qui résulte d'avoir violé une loi de la nature. Ainsi, dans l'ordre physique, la loi de Dieu, c'est la sobriété; eh bien! l'homme qui a mené une existence de vice est-il puni par Dieu et d'une façon arbitraire, parce qu'il est atteint des infirmités que ses excès ont déterminées? Non; il éprouve la conséquence logique et obligatoire de sa conduite, et il souffrira physiquement jusqu'à ce qu'il se soit guéri complètement par une sobriété rigoureuse et une médication sévère et pénible. Dans l'ordre fluidique, la situation est analogue. Un défaut, un vice, une faute, constituent mal ou vicient le périsprit; et il faut alors, et vaincre l'imperfection et assainir le fluide, pour obtenir la santé morale et le bien-être spirituel. Les efforts doivent nécessairement être en raison du degré de mauvais état fluidique dans lequel on se trouve, et les douleurs des épreuves dureront jusqu'à ce que la guérison s'en soit suivie. — Murmurer contre sa destinée, c'est donc une sottise; autant vaudrait murmurer contre le mal de tête que l'on s'est donné par suite d'un excès; ne pas accepter avec résignation et courage les épreuves, ne pas chercher à en tirer les enseignements qu'elles comportent pour les mettre à profit, c'est exactement imiter le malade qui refuse les remèdes sans lesquels il ne pourra jamais guérir, et préfère continuer à végéter dans une souffrance qui devient peu à peu de plus en plus considérable. Dieu ne punit pas, c'est nous qui nous punissons nous-mêmes. Notre Dieu est un Dieu d'amour; il n'intervient pas pour châtier, mais seulement pour consoler dans les épreuves et donner du courage dans la souffrance; il aide ceux qui prient. Nos malheurs sont les conséquences d'un passé mauvais; ils ne cesseront que lorsque les efforts destinés à purifier les fluides auront

été satisfaits ; chercher à échapper par de mauvais moyens aux épreuves, c'est donc faire fausse route, car c'est accroître les douleurs de l'avenir et surcharger l'expiation future, sans apporter de soulagement réel dans le présent. V***.

Entre deux mondes.

Nos lecteurs trouveront un certain charme à lire, avant l'impression définitive de l'ouvrage de madame Antoinette Bourdin, quelques chapitres inédits dus à sa médiumnité si remarquable. Spiritisme et Magnétisme est pris au hasard, dans l'ensemble des dictées intéressantes et instructives de ce roman spirite dont la portée est grande. Puisse ce passage engager nos amis à demander : *Entre deux mondes*, à notre sœur.

CHAPITRE XXVII. — SPIRITISME ET MAGNÉTISME

Mon guide, avant notre excursion journalière, nous parla ainsi :

Puisque rien n'est indifférent aux Esprits qui s'intéressent au bien et au progrès des mortels, cherchons ce qui peut être propre à adoucir les épreuves et les douleurs.

La maladie est bien de tous les maux le plus terrible à supporter. Il y a sur la terre des êtres instruits des vérités spirituelles, ils sont en communication avec des Esprits supérieurs qui les assistent par l'inspiration ; ces Esprits ont reçu la mission de contribuer, par leur influence et ce qu'ils ont acquis par l'étude de la propriété des fluides, à aider les hommes dans leur œuvre de charité.

Je vais vous conduire dans un de ces sanctuaires dépouillé de tous les ornements qui rappellent encore le besoin du culte extérieur. Là sont réunies des personnes qui correspondent avec les Esprits par le moyen d'interprètes doués des facultés nécessaires pour en recevoir les communications.

— O ma mère, il est bien utile, dit Ludovic, que je t'entretienne de ce moyen d'entendre encore les paroles consolantes de ceux que l'on a aimés et qui nous ont précédés dans le monde spirituel : les liens qui m'unissent à la vie sont si faibles !...

— O mon fils ! viens-tu donc m'annoncer un malheur ? me prépares-tu doucement à une séparation ? Je m'abandonnais avec tant de confiance à mon bonheur !...

— Je ne puis, ma mère, te préciser le moment de ma délivrance, mais je m'aperçois que je ne puis plus m'élever, comme par le passé, dans les régions supérieures, il faut que j'entoure mon corps avec plus de sollicitude, et mon guide ne permet plus que je sorte

de l'atmosphère terrestre. Ah! cependant, ce n'est pas là que je dois rencontrer Marie!...

Mais je reviens à te faire le récit de ce que j'ai vu. Mon guide nous a conduits au milieu d'une réunion composée de mortels et d'Esprits, et l'ange qui présidait à cette réunion forma avec sa pensée un arbre immense au milieu d'une vaste campagne, c'est là qu'il fit grouper son auditoire. Ce tableau n'était visible que pour les personnes qui possédaient la vue spirituelle. Cet Esprit se plaça près de l'arbre et donna l'instruction suivante :

« Mes amis, la source de toute science réside principalement dans la combinaison des fluides.

« Le fluide végétal a fourni d'abord son contingent, parce qu'il a facilité la croissance des plantes et le maintien de cette terre où vous posez vos pieds.

« Ce travail est immense et invisible à vos yeux ; peut-être aussi négligez-vous de l'étudier, mais vous verrez plus tard qu'il sera d'un enseignement salutaire, pour vous surtout qui vous préoccupez avec raison des différentes qualités des fluides, parce qu'ils sont appropriés suivant la constitution physique des hommes et des plantes. Observez d'abord que la vigne n'aspire pas les fluides de la même manière que l'épi de blé ; que les fleurs dans leur simple graine jetée au sein de la terre ont chacune un mécanisme différent pour se nourrir, se développer et recevoir les qualités qui leur sont propres. La création est un grand tout, mais chaque insecte, chaque pepin, chaque graine sont des personnalités.

« Cherchez maintenant au fond de la mer, ce vaste abîme où les gaz de la terre s'échappent par flots au milieu de sa masse liquide ; cherchez ses habitants, vous les voyez tous divisés par familles ; il y en a de monstrueux qui se nourrissent des faibles, il y en a aussi qui font la richesse de vos parures, et cependant tous ces êtres vivent dans le même élément, dans le même réservoir.

« Remontez maintenant, et voyez les oiseaux, depuis l'alouette matinale jusqu'à l'aigle dans son aire, depuis la poule qui couve ses poussins jusqu'au vautour qui les dévore, vous verrez encore ces êtres vivre et respirer ensemble le même air, les mêmes fluides, et pourtant comme ils sont différents de nature !

« Voyez les hommes, depuis le sauvage dans ses épaisses forêts, jusqu'à l'homme civilisé qui respire à grands traits les effets bien-faisants d'une intelligence avancée ; tous ces êtres ont le même ciel, le même soleil, le même Dieu, et cependant un abîme les sépare.

« Rapprochons-nous maintenant de vos études. Voyez ces malades que l'on apporte à vos pieds, ils souffrent beaucoup, mais chacun d'une manière différente ; ils attendent de vous, hommes

sérieux et compatissants, le fluide qui guérit. Eh quoi ! la médecine serait supprimée, les études de ces savants deviendraient nulles, et cependant ils ont fait leur possible pour appliquer tel remède à telle maladie ! C'est que la routine s'était établie sans façon dans leur cabinet de travail, ce qui n'a pas empêché bien des mortels de mourir forcément, parce que la routine n'a jamais connu la science ; la science de guérir par le magnétisme ne peut devenir routine, sous peine de tomber dans l'abus.

« Chaque maladie doit être traitée séparément, c'est-à-dire que le magnétiseur ne peut avoir une méthode, et pratiquer sur tous ses malades de la même façon. Il faut, lorsqu'on magnétise un malade, le dégager d'abord des fluides malsains qui l'entourent, s'appliquer à bien connaître son mal, le pénétrer par la pensée, mais surtout par une pensée charitable et sympathique. Puis imposez-lui les mains en priant, ou regardez-le, car vous avez des sens qui dégagent plus facilement que d'autres les fluides, surtout le regard et le toucher. Pénétrez-vous de l'idée que vous êtes le récipient où les Esprits déversent le fluide spirituel approprié à telle ou telle maladie. Lorsque vous avez un guide familier attaché à votre mission, c'est lui qui doit choisir, préparer, condenser les fluides propices au malade que vous soignez ; il faut donc tout à la fois vous identifier avec le mal que vous voulez guérir, et, par la confiance que vous devez aux Esprits, prêter votre corps à la transmission du remède fluidique ; par ce moyen votre corps deviendra un alambic qui distillera les remèdes invisibles, mais il faut, avant tout, que vous chassiez de votre cœur toutes les passions qui l'assiègent.

« Ne me parlez pas d'un fluide guérisseur qui escaladerait une montagne d'ambition, qui franchirait un précipice d'orgueil, qui se vautrerait dans des passions impures : cherchez d'abord à balayer votre maison avant de l'orner, et vous obtiendrez des résultats qui dépasseront vos espérances.

« Voyez les plantes, elles contiennent toutes ou la mort ou la vie : si elles sont mal constituées, elles aspirent dans le sein de la terre, par leurs nombreuses racines, un fluide empoisonné, parce qu'elles sont comme les égoïstes, elles ne visent qu'à vivre pour elles, et cependant, à leurs côtés, poussent des plantes bienfaisantes qui soulagent les douleurs et rendent le calme à ceux qui ont perdu le sommeil ; le bien et le mal se coudoient dans toute la création et dans tous les éléments. Vous en voyez la preuve. Eh bien ! dans le monde des Esprits, et dans l'atmosphère qui enveloppe votre terre, il y a des gaz, des fluides impurs qui sont attirés par les passions. Il y a dans l'espace des Esprits qui en sont saturés, ils descendent parmi les mortels comme le vautour descend sur la couvée, et là,

goutte à goutte, molécule par molécule, ils vous pénètrent de mal dans votre corps et de mauvaises passions dans votre Esprit; c'est pour cela que les messagers de Dieu remplissent en ce moment une mission admirable que vous comprendrez par la suite, parce que vous y coopérez par votre dévouement.

« Les Esprits supérieurs se dispersent dans toutes les directions de la terre et groupent autour d'eux les Esprits errants qui prennent plaisir à revenir parmi vous pour satisfaire des passions vives et que la mort n'a pu éteindre; ces Esprits aux pensées charnelles excitent leurs propres passions en vous, et ceux-ci sont plus dangereux que les criminels qui gémissent dans les prisons du remords. Ceux dont je parle sont libres, mais ils souffrent de leur passion dominante, telle que l'ambition qu'ils viennent inspirer à des hommes disposés à subir leur influence, l'ivrognerie à d'autres, parce qu'ils ont soif, toujours soif, et qu'en s'assimilant à un homme disposé à recevoir cette influence, ils assouvissent encore cette passion lorsque cet homme boit. Les paresseux inspirent la paresse, les avares inspirent l'avarice, et votre société serait toujours infectée de ces passions terribles si les Esprits ne retiraient charitablement ces malheureux pour les instruire et les perfectionner.

« Vous, de votre côté, secondez leurs efforts, travaillez de concert pour purifier votre humanité, parce qu'en défrichant le chemin que vos enfants doivent suivre, vous savez bien que vous préparez le vôtre pour l'avenir.

« La grande loi de la solidarité commence dans les régions supérieures des mondes, et cette chaîne non interrompue vient se fixer profondément dans la terre; tout se lie, tout doit s'unir, c'est-à-dire que le mal doit disparaître de ce globe, et il disparaîtra seulement lorsque les hommes et les Esprits travailleront d'un commun accord pour détruire les mauvaises passions.

« Le Spiritisme est la racine de ce grand arbre, sa sève doit circuler dans toutes les branches de la science, et nous n'aurons de découvertes sérieuses que par lui, parce qu'il ne reste pas stationnaire, il monte toujours, toujours, à la découverte de nouveaux prodiges, il ouvre la porte à tous les horizons, c'est par lui que vous guérissez les souffrances de vos frères, et c'est par lui que vous avez vaincu la mort.

« Il n'y a plus d'inconnu, plus de néant, plus de doute, il comble ces abîmes dans lesquels venaient se jeter tête baissée des quantités innombrables de matérialistes; il a fait un pont qui correspond de votre terre au monde des Esprits, il fait venir à vous ceux que vous pleurez, ceux que vous aimez, et pour que la part soit égale, il donne à des Esprits incarnés le droit de passage sur ce pont.

« Par des visions spirituelles, il leur montre ces brillantes sphères habitées par des Esprits supérieurs, il les promène pour un instant au milieu de cette patrie que vous devez tous habiter, puis ils reviennent ensuite vous rapporter ce qu'ils ont vu et entendu afin de vous maintenir dans la foi, de vous donner l'espérance et surtout cette vertu surnaturelle qui confond en soi toutes les autres : la charité. »

Nota. — Envoyer à madame Antoinette Bourdin, un mandat de 3 francs, poste restante, a Genève. Le volume sera expédié *franco*.

BIBLIOGRAPHIE

RÉPERTOIRE DU SPIRITISME

DÉDICACE-INTRODUCTION

A MADAME ALLAN KARDEC

MADAME,

Quelques mois après le départ de notre vénéré Maître pour le monde des Esprits, je fus un jour invité à prendre un parti dans un débat qui avait pour prétexte l'honneur du Spiritisme. Bien que mon opinion fût fixée, je voulus la contrôler par l'étude des enseignements qu'Allan Kardec nous a laissés; je me mis à feuilleter la collection de la *Revue spirite*, cherchant avec soin tout ce qu'il avait pu dire qui se rattachât plus ou moins directement à la question, et je trouvai dans de nombreux passages de cette riche collection de précieux enseignements, et la confirmation de mon opinion.

La satisfaction que j'éprouvai avait été achetée au prix de longues et patientes recherches; car, sachant bien que les titres des nombreux articles publiés dans la *Revue spirite* sont bien loin de donner une idée complète de tout ce qu'on peut trouver d'utile dans chacun d'eux, j'avais fouillé partout où je croyais pouvoir trouver un renseignement. Allan Kardec qui, dès le principe, avait pour but essentiel d'élaguer du Spiritisme tout ce qui pourrait le vicier, qui tenait à fixer avec précision les principes de la doctrine ainsi que les mobiles qui devaient diriger ses adeptes, saisissait toutes les occasions de revenir sur certains points importants, surtout en ce qui touche la vérité, les avantages et les conséquences du Spiritisme, l'esprit qui doit animer les spirites, les médiums, les groupes et les sociétés spirites, etc. Par suite, la recherche de tout ce qu'il a dit sur des questions vitales est extrêmement longue et ardue.

Après ma pénible exploration dans cette mine si riche de précieux enseignements qui a pour titre *Revue spirite*, je me dis que je pourrais, par la suite, avoir d'autres recherches à faire pour étudier d'autres points, et je regrettai de me voir exposé à recommencer ma longue excursion dans ce vaste domaine. Que faire pour éviter cet inconvénient? La réponse à cette question, qui se posait dans mon esprit, fut la résolution de rédiger une table analytique des matières contenues dans la *Revue spirite*, et je me mis aussitôt à l'œuvre. Comme à ce moment je pensais ne travailler que pour moi, je prenais ma tâche à mon aise, quoique dès le commencement elle m'intéressât déjà plus fortement que je ne l'avais cru d'abord; car plus on pénètre vers le fond des pensées d'Allan Kardec, plus on se sent entraîné vers de nouvelles investigations.

Quelque temps après, me trouvant au bureau de la *Revue spirite*, je me plaignais de l'absence d'une table analytique de cette collection qui facilitât à ses possesseurs la recherche des pensées du Maître sur mille questions qui pouvaient être posées chaque jour à chacun de nous. Il me fut répondu qu'Allan Kardec avait eu l'intention de faire exécuter un résumé de ce genre, embrassant non-seulement la *Revue spirite*, mais encore les six ouvrages fondamentaux

qu'il nous a laissés; mais qu'il n'avait pas eu le temps de réaliser ce projet. Je répliquai qu'à défaut de la table que le Maître n'avait pu laisser après lui, j'en faisais une pour mon usage personnel, restreinte à la *Revue spirite* dont il m'importait le plus de classer les enseignements.

Mon interlocuteur m'ayant alors engagé à donner ce travail, à l'institution que vous avez fondée, en exécution des plans conçus par le Maître et si loyalement exécutés par vous, Madame, la fidèle continuatrice de son œuvre, je promis de donner mon manuscrit à la Société de la rue de Lille, sauf à le compléter plus tard par une table analytique des ouvrages fondamentaux. Dès ce moment je poursuivis mes études avec d'autant plus de soin et de minutieuses recherches, qu'il ne s'agissait plus pour moi de satisfaire un besoin exclusivement personnel, et j'ai pu vous faire hommage de leur résultat le 15 mars 1871; puis j'ai entrepris l'exécution de la table analytique des six ouvrages fondamentaux de la doctrine.

Pendant le cours de ce second travail, je me suis aperçu qu'il avait une si grande connexité avec celui que j'avais terminé, que j'étais obligé de répéter souvent dans celui-là ce que j'avais déjà consigné dans celui-ci, et j'ai été conduit par-là à penser qu'en fondant les deux en un seul Répertoire, les répétitions inévitables dans deux tables se réduiraient, dans une table unique, à l'indication, par des signes abrégatifs, des volumes et pages ou chapitres et numéros d'ordre, des divers livres du Maître dans lesquels se trouvent consignés la même pensée, le même fait, le même principe, la même observation, le même enseignement. En conséquence, j'ai dû reprendre mon premier manuscrit, et, après avoir terminé l'analyse des six ouvrages fondamentaux, j'ai réuni en un seul Répertoire le sommaire de toutes les matières contenues dans ces six ouvrages et dans les treize volumes de la *Revue spirite* de 1858 à 1870 inclusivement. J'ai pensé qu'il convenait de comprendre dans ce travail les années 1869 et 1870, parce que les volumes de ces deux années, outre que celui de 1869 est pour les quatre premiers cahiers l'ouvrage personnel du Maître, il contient dans les dernières livraisons, ainsi que le volume de 1870, un certain nombre d'articles puisés par les continuateurs de la *Revue* dans les œuvres posthumes d'Allan Kardec. De plus, en continuant jusqu'à la fin du volume de 1870, j'indique un point de départ rationnel pour les tables décennales de la *Revue* qui pourront être successivement publiées plus tard.

Si j'ai acquiescé à la demande qui m'a été faite de mon travail par les continuateurs de l'œuvre d'Allan Kardec, ce n'est pas sans être pénétré de l'insuffisance de mes moyens d'exécution, dans une tâche qui devenait lourde pour moi dès l'instant où, au lieu de travailler pour moi seul, j'allais exécuter une œuvre destinée à mes frères en croyance; mais, bien convaincu de cette idée que les disciples du Maître doivent tous et chacun apporter leur concours à l'achèvement de l'édifice dont il a posé les larges et solides assises, espérant d'ailleurs être secondé par ce grand Esprit et par ses disciples de l'erraticité, je n'ai pas cru qu'il me fût permis de repousser cette proposition; j'ai pensé aussi que mon étude ainsi secondée par mes guides spirituels pourrait contribuer à établir l'unité de la doctrine, qui était l'un des *desiderata* à l'accomplissement desquels le Maître attachait le plus d'importance.

Je me suis appliqué à n'omettre dans ce répertoire aucun fait, aucun principe, aucune pensée; cependant, il ne peut servir à lui seul à enseigner la doctrine. Ce n'est qu'un résumé synthétique sur chaque point particulier de la doctrine. J'ai dû, d'ailleurs, me borner très-fréquemment à poser les questions sans y ajouter la solution qui m'eût entraîné plus loin que mon but, qui est seulement de fournir aux spirites désireux de s'instruire les indications propres à leur éviter des recherches toutes les fois qu'ils voudront connaître, sur tel point que ce puisse être de la doctrine, la pensée de son vénéré fondateur.

Vous, Madame, qui avez suivi avec une si vive sollicitude les travaux de celui qui fut votre mari bien cher, qui pour tous ses adeptes reconnaissants et pour votre serviteur et ami dévoué, en particulier, est un Maître vénéré, vous savez que lorsqu'il a commencé la publication de la *Revue spirite*, il avait

déjà publié le *Livre des Esprits* et un petit volume intitulé : *Instruction pratique sur les manifestations spirites*, auquel succéda bientôt le *Livre des médiums*, qui traite la partie expérimentale du Spiritisme avec une ampleur beaucoup plus large que l'*Instruction* qu'il était destiné à remplacer. A cette époque le Spiritisme était bien près de l'enfance. Les adeptes auxquels il suffit, pour être convaincus, des lumineuses clartés qui rayonnent autour du *Livre des Esprits*, étaient moins nombreux que de nos jours, et beaucoup d'autres avaient besoin, pour être fortifiés dans leur foi nouvelle, de la vue des phénomènes physiques qui frappaient les sens, et, dans leur ardeur de prosélytisme, ils les provoquaient pour aider à la conviction de parents ou d'amis qu'ils voulaient rallier aux idées nouvelles.

Le Maître, comprenant les nécessités du moment, dut s'attacher dans la *Revue spirite* naissante à satisfaire ces tendances, bien que son but principal fût d'y développer les principes de la philosophie spirite et d'y étudier les questions nouvelles que les voix d'outre-tombe posaient dans toutes les parties du monde. Il dut par suite, pendant un certain temps, réserver une place considérable dans la *Revue* à la relation des faits curieux et aux observations auxquelles ils pourraient donner lieu. Il alla même jusqu'à insérer dans ce recueil le bulletin des séances de la Société parisienne des études spirites, qui mentionnait de nombreux faits recueillis soit au sein de cette Société, soit par chacun de ses membres, soit par la correspondance. Ces bulletins avaient excité un tel intérêt chez quelques abonnés, que deux d'entre eux demandèrent que tout ce qui était dit ou lu dans les séances de la Société parisienne fût inséré dans la *Revue*.

A ce moment, le Maître avait déjà compris que l'enfant avait besoin d'une nourriture plus substantielle, et que le temps était venu de lui ôter ses jouets et d'exercer et développer les intelligences par des études sérieuses; il ne pouvait donc, pour satisfaire quelques abonnés avides de faits, négliger les questions qui intéressaient les esprits mûrs pour le progrès; peut-être même entrevit-il un danger qu'il a prudemment écarté.

Dès lors, Allan Kardec traita avec plus d'ampleur les principes et les grandes questions que les temps et les circonstances pouvaient soulever, ne laissant aux faits qu'une importance relative et ne les mentionnant qu'autant qu'ils pouvaient offrir des sujets d'études.

La partie philosophique du Spiritisme est traitée dans le *Livre des Esprits*, et la partie expérimentale est enseignée dans le *Livre des médiums*. Les conséquences morales de la doctrine ont été développées dans l'*Évangile selon le Spiritisme* et dans *Le Ciel et l'Enfer*, et enfin les déductions scientifiques sont exposées dans *La Genèse*. Le livre intitulé *Qu'est-ce que le Spiritisme?* outre l'exposé sommaire des principes du Spiritisme, contient une réponse claire et nette à une foule d'objections.

La *Revue spirite* traite une foule de questions de principe, de pratique, de morale et de sciences, au jour le jour, et, ainsi que je l'ai déjà dit, à mesure que les circonstances les font naître. Elle est donc un complément indispensable des livres fondamentaux, pour les adeptes qui veulent connaître tous les développements donnés par le Maître sur une infinité de points.

Dans mon Répertoire, j'ai respecté les titres des divers articles publiés dans la *Revue spirite*; néanmoins, dans beaucoup de cas, tout en conservant ces titres, j'ai dû en employer de nouveaux dans le but de faciliter les recherches et indiquer des renvois des nouveaux titres aux anciens. J'ai composé quelques articles spéciaux en recueillant et réunissant à la suite les unes des autres, sous un même titre, des pensées, des phrases extraites de plusieurs volumes et relatives à la même idée résumée dans le titre. Dans tous les cas, j'ai mis le plus grand soin à indiquer l'origine de chaque extrait par des signes abrégatifs désignant les volumes, chapitres, numéros d'ordre ou pages dans lesquels j'ai recueilli ces documents.

Le lecteur aura quelquefois à lire une page entière indiquée par les signes de renvoi pour y trouver la pensée, le texte que j'y ai recueilli. Pour justifier l'attention que je lui recommande dans cette recherche, je dois lui dire que

moi-même, en vérifiant l'exactitude de mes indications, j'ai maintes fois cru m'être trompé, et cependant, en redoublant d'attention, j'ai reconnu que l'indication était exacte. Ainsi : un détail sur *l'Esprit de Castelnaudary*, qui fait le sujet d'un article de la *Revue* de 1860, page 50, se trouve perdu à la page 85 du même volume, au milieu d'un article sur *l'Esprit des personnes vivantes*. Une indication du lieu où a été commencé et fait en grande partie le *Livre des Esprits* se trouve au commencement d'un article intitulé *La Sorcière de Manouza*, dans la *Revue* de 1858; là aussi, en vérifiant mes indications, j'ai cru avoir commis une erreur, et il en devait être souvent ainsi, car le Maître, dans maints articles, a semé une foule d'observations accessoires, mais utiles, que l'on ne croirait pas y rencontrer sous la foi des titres des articles qui les contiennent, mais qu'un scrupuleux collectionneur ne pouvait y laisser enfouies inaperçues.

Plusieurs extraits des livres fondamentaux et l'analyse d'articles entiers de la *Revue spirite* ont été réunis sous des titres généraux tels que : *Esprit (L)*, *les Esprits*, — *Médiums (Des)*, — *Phénomènes spirites*, — *Réincarnation (La)*, — *Spiritisme (Le)*, etc., et j'ai dû distribuer les matières composant ces articles en chapitres, paragraphes et numéros, dans l'ordre qui m'a semblé le plus méthodique.

Enfin, pour un très-petit nombre d'articles (quatre ou cinq au plus), que j'ai craint de rendre d'une manière trop incomplète en les abrégeant, j'ai renvoyé les lecteurs aux articles mêmes.

Ce résumé n'étant qu'un Répertoire des enseignements donnés par Allan Kardec dans ses écrits sur le Spiritisme, sa principale utilité est dans l'exactitude et la précision des indications qu'il fournit, pour trouver aisément sur chacune des matières qu'il a traitées les pensées fécondes que le Maître a formulées.

Ma tâche est remplie, Madame, et je viens vous prier d'accepter l'hommage de ce travail que vous avez bien voulu encourager, lorsque je me sentais défaillir, sous le poids de la crainte que m'inspirait la conviction de mon insuffisance. Cet hommage vous est dû non-seulement à cause des sentiments de respect et d'affection que je vous ai voués, mais aussi à cause de l'estime et de la reconnaissance que je vous dois et que vous doivent tous les disciples de votre vénéré mari, dont vous réalisez si loyalement les plans que son rappel à la vie spirituelle l'a empêché d'exécuter lui-même.

Veillez agréer, Madame, l'expression de mon profond respect et de ma sincère amitié.

CROUZET AINÉ.

Remarque. — Le *Répertoire du Spiritisme* a le format d'une année de la *Revue*; imprimé avec des caractères plus petits, il contient assez de matières pour composer une année et demie du texte de notre *Revue spirite*. Néanmoins, la *Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec*, n'ayant en vue que la diffusion de la doctrine, ne vendra le *Répertoire* que 5 fr., port payé; elle a jugé, avec raison, que ce livre indispensable devait être dans les mains de tous les adeptes qui veulent sérieusement étudier et se rendre compte; c'est l'opinion de l'auteur, M. Crouzet, avocat, membre de notre société.

Les années de la *Revue*, de 1858 à 1873, ayant été mises, prix de vente, pour Paris, à 4 fr. 50; pour la province, port payé, à 5 fr. 25, chacun pourra désormais posséder cette collection remarquable, sa lecture étant facilitée par le *Répertoire*, qui permet immédiatement de saisir l'ensemble d'une pensée éparse dans les six ouvrages fondamentaux, et dans les treize premières années de la *Revue spirite*. (Désormais dans ces ouvrages, rien ne sera modifié.)

La Magie, du baron du Potet.

M. le baron du Potet nous remet la préface de son livre tant recherché : *La Magie*, qui ne fut tiré qu'à cent exemplaires; la seconde édition a le même format, elle donnera, en dehors du texte qui est toujours le même, quelques autres particularités intéressantes offertes aux lecteurs par le vénérable et savant magnétiseur. A soixante-dix-huit ans, le baron est toujours jeune, vigoureux, animé par le feu sacré de la vérité; il est un exemple frappant de ce que peut un Esprit viril dans un corps sain, lorsque cet Esprit obéit à la plus noble des aspirations de l'âme, être utile à ses semblables.

Une partie des 100 exemplaires de la seconde édition est déjà demandée; l'auteur en a mis 20 à notre disposition. — 100 francs, port payé, 1 volume in-4, relié richement, avec gravures et portraits. Paraîtra, fin février courant.

PRÉFACE

Il n'y a qu'une petite peau qui nous sépare
des pures essences et des Esprits.

J'ai vu les édifices religieux, et quelquefois les ministres du culte, frappés par le feu du ciel.

J'ai vu les champs et les récoltes saccagés par les orages, comme si le Très-Haut fût resté sourd aux prières des mortels.

J'ai vu le vice triomphant, la vertu méprisée, les guerres les plus injustes donner la gloire et la fortune à qui ne les méritait point.

J'ai vu le mensonge prédominer partout sur la vérité.

J'ai vu ce qui peut rendre athée et faire croire à une aveugle fatalité; il ne manqua rien à mon éducation pour qu'elle fût complète, et mon sentiment se serait réglé sur ce que mes sens m'avaient appris, sur ce que la raison générale me dictait, si je n'avais aperçu dans la nature ce que la science ignore, un agent supérieur à la matière, une loi secrète qui prouve l'existence d'un Dieu et d'une autre vie.

Bruit sans voix et sans parole, écho singulier et mystérieux, force puissante, invincible, universelle, d'où viens-tu? Agent des plus grandes merveilles, source du bien et du mal, principe de maladie et de santé, quelle est ton origine? Descends-tu d'un Dieu bienfaisant ou terrible, ou bien, essence créée comme tout ce qui existe, ton rôle est-il seulement de concourir à la formation des êtres? La nature te porte dans ses flancs, les éléments contiennent tous quelques-unes de tes vertus; l'homme les résume toutes en lui-même! Tu lui donnes une auréole éblouissante, tu pénètres jusqu'à son âme, illuminant sur ton chemin les sentiers par où doivent passer les messagers de la Divinité. Qui donc oserait espérer remonter jusqu'à la source d'où tu découles, et te donner un nom?

De toi empruntant son pouvoir, l'homme peut se dire le roi de la nature; n'est-il point son rival, puisqu'il peut créer et se faire obéir? Don suprême! car en éclairant l'esprit il lui donne la prévoyance et l'idée de Dieu. Force magique, te voilà découverte, en vain l'antiquité voulut te dérober à tous les yeux! Saisie par les penseurs, tu seras le fondement d'une philosophie nouvelle qui s'appuiera sur les faits mystérieux contestés par la science actuelle, sur cet ordre nouveau de phénomènes que la raison repousse encore et que le temps doit bientôt établir.

La voilà qui revient, cette bannière, avec son même caractère de vérité; n'est-elle point immortelle? Que lui importent les opinions des hommes! Que lui font les martyrs! Dépend-il de nous qu'elle ne soit point? Pouvons-nous changer son caractère? Non; elle sera aussitôt reconnue ce qu'elle fut jadis. Elle donnera à celui-ci un pouvoir presque sans limite pour opérer le bien; à cet autre elle livrera le secret des œuvres ténébreuses. Prenant sur son chemin le venin du reptile, elle ira l'infiltrer dans le sang d'innocentes victimes. Se revêtant du germe des plus pures vertus, elle donnera la grandeur et la majesté à ses privilégiés.

Le magnétisme et les effets magiques qui en résultent prouvent, pour tous les hommes de sens, l'existence d'une science nouvelle différant en tout de celle des écoles. En effet, on pourrait caractériser leur dissemblance, en disant que les connaissances qui forment le faisceau de la science officielle représentent la nature morte; l'autre, au contraire, connue seulement d'un petit nombre, est la véritable science de la vie. Elles se séparent par des nuances si tranchées, qu'il est impossible de les confondre.

A vous, messieurs des académies, tout ce qui frappe grossièrement les sens et peut être soumis à des analyses, à des mesures de convention et passer par le creuset; à vous tout ce qui peut être calculé, réglé; à vous les cadavres, et nous pourrions dire toutes les apparences de la vie, les fausses idées nées dans vos esprits sur tout ce qui est supérieur aux forces mortes. A nous ces brillants phénomènes, résultats de l'agent que vous avez méconnu; à nous l'étude des facultés de l'âme et la possession des mystères qui étonnèrent le monde ancien.

Franchissant la limite tracée aux connaissances humaines, nous pénétrons aujourd'hui dans le domaine moral, et les fruits que nous en rapportons n'ont point parmi vous leurs pareils.

Nous pouvons donc enfin, saisissant l'homme en lui-même, faire apparaître dans tout son jour la merveilleuse faculté dont la nature l'a doué; montrer à tous sa divine essence, et révéler un nouveau monde.

Magie! magie! viens étonner et confondre tant d'esprits forts, gens pleins d'orgueil et de vanité, qui ont conservé les préjugés de leur enfance, et qui pensent être arrivés dans le vrai des choses, tandis qu'ils n'ont point dépassé la porte du sanctuaire où se trouve renfermée la vérité: ils semblent frappés de vertige, et sont pour nous comme ces aveugles-nés à qui on parle de la lumière du jour, des beautés de la nature qu'elle nous laisse apercevoir et de ses brillantes couleurs qui charment tant la vue; ils ne peuvent comprendre, et restent froids à la description de ces beautés. Pour nous le savant est semblable, lorsque nous plaçons sous ses yeux couverts de taies les merveilles de la science nouvelle.

Agir sur une âme; faire mouvoir le corps d'autrui, l'agiter comme fait l'aquilon du faible roseau; pénétrer dans un cerveau humain et en faire jaillir les pensées cachées, déterminer un tel mouvement dans les organes les plus profonds, que tout ce qui s'y est accumulé d'images apparaisse à la vue de l'esprit; rendre sensible ce travail, le montrer, n'est plus qu'un jeu pour nous, et ce n'est aussi que le commencement des œuvres magiques! Nous savons mettre en fusion le métal humain et le pétrir à notre guise; nous savons en extraire l'or et les métaux les plus précieux. Nous employons ici ces figures, car nous manquons de mots pour peindre les choses morales.

Plaignez-nous donc de croire aux merveilles et aux principes de leur reproduction; nous vous pardonnons même le mépris que vous avez pour nous; car vous êtes bien malheureux, vous, savants, que le monde honore! Hélas! il adore des idoles incapables de rien comprendre à la vie, incapables de répondre à une question sur ce qui la constitue. Jouissez, recevez les tributs que vous paye le vulgaire. Un nouveau germe a été répandu sur la terre, il doit bientôt éclairer l'ignorance. Un Dieu ne sera plus nécessaire pour vous chasser du temple; nos enfants le feront un jour.

Mais que suis-je moi-même, pour vous parler ainsi? Rien ou presque rien; mon intelligence a seulement saisi un rayon de la vérité, et cela me suffit, je n'ai nul besoin d'autre chose. Je ne demande rien et n'envie rien aux hommes. En éclairer quelques-uns est ma seule envie. Jouissant en paix en moi-même et reportant à Dieu seul mes hommages de ce qu'il lui a plu de me faire entrevoir, j'attendrai patiemment le jour où, quittant cette vie, j'en saurai davantage. De disputes, je n'en veux point; car elles tuent les forces sans profit pour la science. Réservant ma liberté, j'agirai selon qu'il me plaira ou que me dictera cette voix secrète que j'ai toujours écoutée. Sans jamais faire de mal, je me servirai de la force nouvelle pour montrer l'étendue du pouvoir humain. Me croyant insensé, les savants laisseront faire le fou, disant: « Il se saisit de

l'imagination; il agit sur les faibles. » Tandis que je prendrai les plus forts pour sujets de mes épreuves. « Ce n'est rien, diront-ils encore, car tout est prestige, illusion et affaire de compéage. » Mais un jour, la vérité étant connue et répandue, le fou sera réhabilité malgré lui, car il ne demande point à être classé parmi les sages de ce temps.

Que va-t-il advenir maintenant? Un grand bien, peut-être un grand mal! car l'habileté de l'être humain consiste surtout à tourner contre lui-même les forces qu'il surprend à la nature; il fait le bien par exception, le mal par habitude; la vie paisible ne lui convient point, il recherche ce qui peut le remplir d'inquiétude et de tourment. Fasse le ciel que la vérité dévoilée dans cet écrit, en éclairant l'homme, corrige ou change ses funestes penchants!

Je ne touche qu'un point de cet art divin de la magie, mais il divulgue toute la science; d'ailleurs, je ne saurais dépeindre ce que je n'ai point vu, ce que je n'ai point voulu voir et peut-être apprendre. Je donne l'outil, l'agent; je montre le chemin, j'y place le lecteur, afin qu'il n'ait plus qu'à marcher. Je sais que les bons seront timides, que les êtres sans scrupules avanceront hardiment, sans redouter aucune conséquence, sans reculer devant le châtement.

DIEU, VIE ET SOMMEIL, PROVIDENCE ET JUSTICE, MORT ET RÉSURRECTION,
PURIFICATION ET RÉMUNÉRATION.

Cet assemblage de mots représente toutes les croyances, toutes les espérances de l'humanité! Otez l'idée qu'ils font naître, il n'y a plus rien en l'homme, il descend au-dessous de la brute, et n'est plus qu'un être abject et méprisable. Mais c'est en vain que l'on a cherché à rendre par des images ce que le cœur sent, ce que la conscience dit exister; un voile épais dérobaît aux mortels les lois et les opérations de la nature, la pénétration humaine ne suffisait point pour le percer.

Voici qui fera plus que le raisonnement pour la solution des divins problèmes. L'agent de toutes les merveilles, de tous les miracles, de la vie, de la mort; le principe de toutes choses, enfin, est désormais à la disposition de l'homme!

Baron DU POTET.

Paris, 15 août 1852.

Petit Catéchisme psychologique et moral.

Sous ce titre, M. Augustin Babin fait paraître un petit volume de 112 pages, destiné à expliquer et à propager la philosophie spirite; il a choisi le format d'un catéchisme, pour le rendre plus facile à lire et à porter; sous une forme concise, il donne en substance et avec clarté l'énoncé des principes fondamentaux de notre doctrine. M. Augustin Babin est un ancien spirite très-convaincu, et comme il le dit : très-sincère, il désire que le fruit de ses patientes études puisse inspirer le goût des travaux sérieux et attirer les esprits judicieux et tous ceux que l'épreuve terrestre frappe rudement, vers ce port de refuge : le Spiritisme.

Le prix est de 1 fr., port payé, édité à la Librairie, 7, rue de Lille.

Nous avons fait paraître, il y a deux mois, un ouvrage utile et instructif, qui peut être mis entre toutes les mains et intitulé : le *Petit Dictionnaire de morale*, par madame Méline Coutanceau. Nous le recommandons à nos amis. — Prix, 2 fr. 50, 7, rue de Lille.

Se rappeler que M. Bruce, 24, rue des Ecoles, est un lettré, professeur, depuis 33 ans, d'anglais, d'allemand, d'espagnol et de français aux Anglais. C'est un spirite éclairé, un homme très-estimable.

Madame Firman ouvre un cours de développement de médiumnité, 14, rue de Castellane; ces études ont lieu deux fois par semaine.

L'Administrateur-rédacteur : P.-G. LEYMARIÉ.

Paris. — Typ. de Rouge, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.